

71.

TR  
ESE













LA PRÉTENDUE HYSTÉRIE

DE

# SAINTE THÉRÈSE

---

RÉPONSE AU DOCTEUR ARTURO PERALÈS Y GUTIERREZ  
professeur à la Faculté de médecine de Grenade

PAR

*le R. P. GRÉGOIRE de SAINT-JOSEPH*

DES CARMES DÉCHAUSSÉS



LYON

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR

*Imprimeur de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon*

3, PLACE BELLECOUR ET RUE DE LA QUARANTAINE, 18

—  
1895

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR

---

IMPRIMATUR

---

Tarbæ, die 7 oct. 1895.

PROSPER-MARIA, *ep. Tarb.*  
A. THÉAS, *vic. gen.*

IMPRIMATUR

---

Lugduni, die 25 octobre 1895.

A. BONNARDET, *vic. gen.*

## PROLOGUE

---

Un professeur de la Faculté de médecine de Grenade, le docteur don Arturo Péralès y Gutierrez, vient de publier à Madrid un mémoire qui a été couronné au concours ouvert à Salamanque pour célébrer le troisième centenaire de sainte Thérèse.

Cet ouvrage est précédé d'un prologue dû à la plume du docteur don Fernando Segundo Brieva Salvatierra, professeur de lettres et de philosophie à la Faculté de Grenade.

Le prologue a pour but de faire ressortir la thèse d'un ami.

Nous avons lu avec soin l'un et l'autre. Dès lors qu'il s'agit de l'illustre réformatrice du Carmel, et qu'on veut la juger au point de vue de la science médicale, nous avons le devoir de nous occuper de ce livre, et d'examiner ce que la science médicale a pu découvrir de nouveau pour la gloire de sainte Thérèse.

Nous commençons tout d'abord par reconnaître que le docteur Péralès et son ami le docteur Fernando, manifestent une sincère admiration pour sainte Thérèse. L'un et l'autre sont de vrais catholiques. Leur langage ne laisse pas subsister le moindre doute sur ce point. L'un et l'autre prétendent aussi ajouter un fleuron à la gloire de la vierge d'Avila.

Après avoir fait la part de la droiture des intentions de ces deux docteurs, et mis hors de cause leurs convictions religieuses, nous déclarons que leur thèse est loin de nous satisfaire.

La présente brochure a pour but de dire pourquoi.

---



## RÉPONSE AU DOCTEUR FERNANDO

---

Avant de répondre au docteur Péralès, nous voulons faire quelques considérations sur le prologue du docteur Fernando.

Page xxxiv, le docteur nous dit : « La vérité se défend par la vérité. Que sainte Thérèse de Jésus ait été hystérique, c'est elle-même qui le dit dans la relation si exacte qu'elle nous fait de ses infirmités. Le nier, ce serait donner un démenti à la sainte écrivain qui ne s'est jamais trompée dans les ouvrages que nous possédons d'elle, et qu'elle a composés par obéissance et par ordre de Dieu. Oui, Dieu qui voit toutes choses dans un instant indivisible, a voulu réunir dans un seul sujet les excellences et les merveilles de l'ordre surnaturel et tout l'appareil syndromique de l'hystérie dont les naturalistes devaient tirer parti; il a voulu que ce sujet fût un fidèle contraste où l'on pût mieux apprécier les beautés de la vérité. »

Nous avons lu, nous aussi, les œuvres de sainte Thérèse, mais nous n'y avons jamais vu ce que nous dit le docteur Fernando. Et nous pensons bien ne pas nous tromper, en affirmant que l'immense majorité, disons mieux, la presque totalité des lecteurs de sainte Thérèse, n'aura, pas plus que nous, remarqué que cette sainte fût hystérique. Aussi, quoi qu'en dise le docteur Fernando, nous ne donnerons point par là un démenti à l'illustre vierge d'Avila.

Thérèse de Jésus eut des infirmités, c'est incontestable; mais qu'elle fût hystérique, c'est loin d'être prouvé, comme nous le verrons bientôt.

Le docteur Fernando nous dit encore à la page xxxiv et à la page xxxv qu'il n'y avait pas de névroses au moyen âge, tandis que, de nos jours, on en rencontre à chaque pas. Sans doute, il ne dit pas que sainte Thérèse a vécu au moyen âge, mais il reconnaît plus loin, p. LIII et LV, la vigueur du tempérament au xv<sup>e</sup> siècle. Il semble même insinuer que l'hystérie n'était pas alors une maladie connue en Espagne. Pourquoi alors en gratifier l'un des plus grands génies de ce siècle ?

A la page xxxvi, il nous trace un portrait par trop fantaisiste de la jeune Thérèse. Voici ce passage traduit littéralement.

« L'histoire clinique la mieux écrite ne serait pas supérieure à la description que la sainte nous fait de ses souffrances et de ses attaques; aussi il n'est pas un seul médecin qui ne puisse, d'après cette relation, former son diagnostic. Remplacez les mots anciens et vieillis par les termes techniques reçus, et le docteur le plus attaché à son honneur professionnel ne pourra manquer d'y souscrire. Pour que rien ne manque à l'appareil syndromique, on trouve dans les premiers chapitres de *la Vie* de la sainte cette admirable description de la terrible fièvre qui la mit à deux doigts de la mort. La plupart même la croyaient déjà privée de vie. Et cependant ce n'était que l'attaque léthargique avec mort apparente de la *grande hystérie décrite par Charcot*... Lisez les premiers chapitres de la *Vie* de la sainte, vous y verrez la complexion délicate de cette jeune demoiselle nerveuse, à deux doigts de la mort, et son imagination exaltée et rêveuse qui se perd dans toutes les aventures et les exagérations des livres de chevalerie. Est-ce que vous ne direz pas que commençait alors l'histoire d'une femme *tout entière hystérique*, inconstante, capricieuse, pouvant à peine diriger sa raison pour rien, portée à rire, plus encore à pleurer, tantôt avenante et communicative, tantôt rebutante et chagrine, voulant tout avoir et ne profitant de rien, à charge à elle-même et aux autres ? »

Nous demandons pardon au lecteur d'avoir cité cette page. Mais nous ne pouvions nous dispenser de la produire pour bien montrer l'idée que se fait de sainte Thérèse le docteur Fernando.

D'après lui, sainte Thérèse affirme elle-même qu'elle était hystérique; il n'y a dit-il, qu'à changer les mots anciens et vieillis dont elle se sert, pour les remplacer par les mots techniques en usage aujourd'hui. Avec un pareil système, les preuves sont faciles. Et le docteur n'a pas même pris la peine de nous dire pourquoi il changeait ainsi les mots anciens par des mots nouveaux, ni sur quelle base il s'appuie pour affirmer que ce que sainte Thérèse appelait mal de cœur, s'appelle aujourd'hui, d'après Charcot, la grande hystérie (1). Il voulait nous donner le portrait de la Sainte tel que nous l'avons vu plus haut. Jamais encore un écrivain catholique n'avait reconnu, dans la description que sainte Thérèse nous fait de ses jeunes années, une imagination exaltée qui court après toutes les aventures des livres de chevalerie. Sans doute, Thérèse, bien jeune encore, a lu des livres de chevalerie, sans doute, elle passait des jours et des nuits à cette lecture, et en cela, c'est encore elle qui l'affirme, elle allait contre la volonté de son père. Mais combien de temps cet état a-t-il duré? Trois mois au plus. Et puis, suffit-il de lire des romans de chevalerie qui étaient loin certes de ressembler à nos romans d'aujourd'hui, pour être hystérique? Est-ce que Thérèse était hystérique, parce qu'à l'âge de sept ans, elle voulait s'en aller au pays des Maures pour s'y faire trancher la tête et gagner la palme du martyr? Est-ce qu'elle était hystérique parce qu'aussitôt après la mort de sa mère, elle conjura la sainte Vierge de lui tenir lieu de mère?

On la déclare, cette jeune enfant, volage, capricieuse, ne pouvant diriger sa raison. De quel droit la qualifier ainsi?

(1) Le docteur Péralès dit, il est vrai, que l'expression *mal de cœur* est donnée depuis longtemps en Espagne aux attaques d'hystérie et d'épilepsie; elle est si bien répandue dans le vulgaire, ajoute-t-il, que c'est celle dont se servent en beaucoup d'endroits ceux qui ignorent les termes techniques de la science. — Notons tout d'abord que l'hystérie et l'épilepsie sont deux maladies distinctes. Notons en outre que le Dictionnaire de l'Académie espagnole ne donne pas raison au docteur. *Mal de cœur* — *mal de corazón* — signifie *gota caduca* o *coral*, c'est-à-dire *épilepsie* seulement. Le Dictionnaire espagnol de M. de Séjournant, publié en 1775, indique que *mal de corazón* signifie mal de cœur, soulèvement de cœur qui est causé par quelque dégoût. D'après ce même auteur *gota caduca* signifie mal caduc, épilepsie. — Ces deux dictionnaires ne donnent nullement à ce mot le sens d'hystérie.

Serait-ce parce qu'au foyer paternel même elle se divertissait avec ses frères et sœurs ou avec quelques autres parents ou parentes ? Serait-ce parce qu'elle était recherchée et qu'elle égayait tout le monde ?

On dit encore qu'elle était portée à rire, plus encore à pleurer, tantôt avenante et communicative, tantôt rebutante et chagrine, voulant tout avoir et ne profitant de rien, à charge à elle-même et aux autres. Quel sombre tableau ! Où a-t-on pu le trouver ? Qui jamais avait soupçonné que Thérèse était portée à pleurer, qu'elle était rebutante, qu'elle était à charge à elle-même et aux autres ? Sans doute, la Sainte elle-même nous raconte que son père la plaça au couvent de Notre-Dame-de-Grâce, et que les huit premiers jours qu'elle y passa furent remplis d'une tristesse mortelle. Mais à cela quoi d'étonnant ? N'est-ce pas l'histoire de toute enfant qui se voit éloignée du toit paternel où elle s'est toujours trouvée ? Et de ce que la jeune Thérèse éprouva pendant huit jours une si grande tristesse, a-t-on le droit d'affirmer qu'elle était portée à pleurer, qu'elle était d'une humeur chagrine ?... Non, mille fois non, le bon sens l'affirme.

Cette enfant que l'on nous représente comme si volage, ne pouvant diriger sa raison pour rien, était au contraire une enfant modèle. C'est elle que son père chérissait entre tous ses autres enfants. Elle a horreur du péché mortel, et de tout ce qui peut blesser l'honneur. Dès qu'elle a commis une imperfection, elle va s'en confesser et demander une absolution. Elle lit des ouvrages de piété qui la font réfléchir sur la vie future et la décident à entrer au couvent de l'Incarnation. Où trouve-t-on dans tous ces détails les débuts d'une femme entièrement hystérique ? N'en déplaît au docteur Fernando, nous ne saurions souscrire au jugement qu'il porte sur le caractère, le tempérament de la jeune Thérèse, ou bien nous devons, comme lui, changer les mots et la valeur des mots.

Poursuivons notre examen.

« Mais si vous continuez votre lecture, ajoute le docteur Fernando à la page xxxvii, vous verrez que cette malade, malgré les souffrances et les douleurs qui l'ont affligée toute sa vie, fut une femme très vaillante, qu'elle possédait le jugement le plus calme et le plus pondéré, et l'intelligence la plus

vive. Elle était éclairée pour donner conseil, ferme dans ses résolutions, habile dans le maniement des affaires, prompte à l'exécution, ne se laissait jamais abattre par les difficultés ni entraîner par le succès ; elle jouissait d'une égalité d'humeur que rien ne déconcertait, et son âme se tenait toujours dans les douceurs d'une saine et sainte liberté d'esprit, dans une joie qui n'avait rien d'affecté, mais qui respirait la paix, le calme et la vérité. De plus, entendez cette femme s'expliquer d'une manière si claire sur tous les points les plus obscurs de la vie spirituelle, raconter merveilleusement, et avec un art si naturel et inimitable, les grandeurs ineffables de Dieu. Voyez-la parvenir aux vertus héroïques et aux degrés les plus élevés d'une ardente charité. Est-ce que vous ne tirerez pas comme conclusion qu'une contradiction si étonnante est au-dessus des forces de la nature, et qu'elle provient d'un *miracle continuel* opéré par la grâce divine, qui a voulu manifester son pouvoir ? »

Telle est la conclusion du docteur Fernando. Après avoir exagéré les infirmités de la sainte, il ne pouvait manquer de faire ressortir ses qualités intellectuelles et morales et surtout ses vertus. Mais comment une femme qui est *tout entière hystérique* peut-elle être en même temps si bien douée du côté de l'esprit et du cœur ? La difficulté est résolue en recourant à un *miracle continuel* de la grâce. Par exemple, le docteur Fernando serait bien embarrassé pour nous dire sur quoi il s'appuie pour affirmer un tel miracle.

Nous savions bien qu'il fallait du courage, de la générosité, pour pratiquer la vertu ; de l'abnégation, du renoncement, pour marcher sur les traces du Sauveur ; des secours surnaturels pour arriver à la perfection ; mais un *miracle continuel*, nous l'ignorions.

La perfection chrétienne, la sainteté, n'est pas en dehors des règles ordinaires posées par Dieu. Elle est, au contraire, la règle, la loi imposée à toute âme : *Estote perfecti*. Or, le miracle est une dérogation aux lois ordinaires. Il est vrai, Dieu a *soutenu* sa fidèle servante au milieu de ses épreuves. Elle l'affirme d'ailleurs assez souvent elle-même dans ses écrits. Mais elle n'a jamais parlé de miracle, si ce n'est quand saint Joseph la délivra de sa grande maladie. Et puisque saint Joseph a opéré ce miracle, pourquoi oserait-on

affirmer que le miracle s'est continué tout le cours de la vie de la Sainte ? Il y a dans la vie de Thérèse beaucoup de faits merveilleux, nous le reconnaissons volontiers. Mais c'est là ce que l'on appelle, dans le langage catholique, une vie vraiment céleste, vraiment divine, non une vie *constamment miraculeuse*.

A la page xxxix, le docteur Fernando nous dit : « La grâce ne détruit pas l'œuvre de la nature, mais elle la suppose et agit conformément à cette nature. »

Si la grâce ne détruit pas l'œuvre de la nature et même agit conformément à *cette* nature, comment affirmez-vous que le contraste signalé par vous en sainte Thérèse est dû à un *miracle continu* ?

De plus, si la grâce agit conformément à *cette* nature, la grâce alors, en sainte Thérèse du moins, se fait hystérique. Qu'on nous pardonne cette conclusion que nous tirons des paroles du docteur Fernando.

A la page LIII, il déclare que « parmi les saints que l'Espagne du xvi<sup>e</sup> siècle, si riche en toutes sortes de grandeurs, a fournis, il n'y en a pas dont la complexion soit plus clairement et plus complètement espagnole que sainte Thérèse. » Nous voulons bien le croire, mais c'est à une condition : c'est qu'on n'en fasse pas une hystérique ; sans quoi, nous dirons au docteur Fernando que, d'après son propre langage, la complexion de l'Espagnol au xvi<sup>e</sup> siècle et de tout saint espagnol à cette époque est d'être hystérique. Il ne veut pas, sans doute, de cette déduction. De grâce, qu'il fasse disparaître alors ses premières assertions.

Enfin, à la page LIV, il se complaît à nous faire remarquer la promptitude, le tact, que la sainte apportait en toutes choses, qualités avec lesquelles elle aurait pu diriger les affaires d'un royaume. « Voyez, ajoute-t-il, ce tempérament de soldat qui était celui des Espagnols de son temps. Elle est toujours placée à l'avant-garde de l'Espagne belliqueuse du xvi<sup>e</sup> siècle. »

Evidemment, ce sont là de beaux éloges décernés à la Sainte. Mais, encore une fois, pourquoi en fait-on malgré tout une *hystérique complète* ? Elle est hystérique, dit-on, et cependant elle possède ce tempérament de soldat qui était celui des Espagnols de son temps. Bien plus, elle est toujours

à l'avant-garde de l'Espagne belliqueuse du xvi<sup>e</sup> siècle. Est-ce que, par hasard, la perfection du tempérament du soldat espagnol au xvi<sup>e</sup> siècle provenait de l'hystérie ? Qu'en pense le docteur Fernando ?

Nous terminons ici ces réflexions, car nous avons hâte d'arriver au mémoire du docteur Péralés.

---

## Réponse au Docteur ARTURO PÉRALÈS

---

M. le docteur Péralès a présenté un mémoire au jury formé à Salamanque, pour célébrer le troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse. Il a choisi pour sujet, parmi les thèses proposées, celle qui portait le n° 5, et qui était ainsi conçue : « Les extases et les ravissements de sainte Thérèse de Jésus ne sont pas un effet de la maladie ou d'un accident naturel quelconque, mais proviennent uniquement de la grâce de Dieu. — Etude de controverse contre les naturalistes qui prétendent tout expliquer par les forces cachées de la nature. » Nous comprenons que cette thèse ait stimulé un écrivain catholique aussi distingué que M. le docteur Péralès. Le mémoire qu'il a présenté au jury a recueilli les suffrages des membres de cette noble assemblée et il a été couronné.

Douze années se sont écoulées depuis cette époque. Aussi est-ce avec quelque surprise que nous avons appris que ce mémoire, couronné depuis douze ans, était enfin livré à la publicité. Nous ne nous expliquions pas cette apparition subite, et nous nous demandions pourquoi on nous avait fait attendre si longtemps. Le docteur Fernando, dans son prologue, a eu soin de nous fournir quelque lumière sur ce point. Il paraît que le manuscrit s'est perdu par deux fois, et que finalement il a fallu le reconstituer d'après les notes primitives qui avaient servi à le composer. Cette explication n'aura peut-être pas l'avantage de satisfaire tout le monde. Car si on sait que la poste peut commettre des oublis, on se demandera encore comment il a fallu douze ans pour reconstituer le manuscrit, quand vraisemblablement il n'en avait

pas fallu plus de deux pour le composer. Nous nous gardons bien de suspecter la droiture de la déclaration qui nous est faite, mais on nous permettra de dire qu'elle ne porte pas avec elle le caractère de véracité que nous désirerions.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons pour notre part que ce mémoire n'ait pas été publié plus tôt. Il aurait rencontré des lutteurs qui peut-être, à l'heure actuelle, sont hors de combat. En attendant qu'il se trouve une plume plus habile et plus autorisée que la nôtre, nous nous hâtons de dire rapidement notre appréciation sur ce mémoire.

Nous le savons, ce mémoire a été couronné par le jury de Salamanque, en 1882. Et le docteur Péralès a le droit d'être fier de son travail et de la récompense qui lui a été décernée (1).

Cependant, si son livre est non seulement écrit dans un bon esprit, mais rempli de pages excellentes, nous déclarons que nous ne saurions en admettre toutes les conclusions.

Il a été fait grand bruit de ce côté des Pyrénées, il y a quelques années, au sujet de la prétendue hystérie de sainte Thérèse. Cette question a soulevé une réprobation presque unanime. Nous savons bien que la thèse soutenue par le P. Hahn touchait à une question non moins importante, celle de la réalité des visions de la Sainte. On affirmait qu'on pouvait ajouter foi au récit de Thérèse, quand elle parle des visions qu'elle a reçues de Notre-Seigneur, mais nullement quand elle parle des visions de la sainte Vierge, de saint Joseph, des bons anges ou du démon. Le P. Hahn portait par là un coup direct au surnaturel de la Sainte. Des protestations savantes se sont élevées, et enfin le livre a été condamné, d'abord le 1<sup>er</sup> décembre 1885 par la S. Congrégation des Rites, et ensuite le 11 janvier 1886 par la S. Congrégation de l'Index.

Sans doute, le docteur Péralès ne révoque point en doute la réalité des visions de sainte Thérèse, mais, comme le P. Hahn, il s'efforce de prouver que la Sainte était hystérique au point de vue physique et au point de vue psychique. Si

(1) On nous permettra cependant ici une réflexion. Le mémoire primitif a été couronné. Celui qui vient d'être publié a pu subir des modifications importantes soit dans la forme, soit dans le fond.

elle n'a point ressenti le contre-coup de sa maladie dans la pratique de la vertu, elle le dut à un secours continuel de la grâce.

Cette assertion du docteur Péralès n'est pas de nature, ce nous semble, à satisfaire le sentiment chrétien. Et nous nous demandons si les fils et les filles de sainte Thérèse, si tous les admirateurs de l'illustre vierge d'Avila féliciteront jamais le docteur Péralès de sa thèse.

« L'hystérie, disait l'abbé Jules Morel, dans une brochure adressée au père Hahn, est un nom mal porté. Et quoiqu'elle puisse atteindre par exception des femmes simplement à plaindre, elle emporte avec elle une idée de honte qui semble un sacrilège quand on veut faire entrer Thérèse en partage de ce déshonneur. »

Cette opinion exprimée par l'abbé Jules Morel est celle de tous les catholiques en France. Et depuis l'apparition de sa brochure, en 1884, l'usage n'a point changé le sens donné au mot hystérie. Nous avouons simplement que nous nous sommes demandé tout d'abord si le docteur Péralès attachait à ce mot le même sens que nous en France. Nous n'avons pas tardé à être renseigné sur ce point, car pour bien nous expliquer ce qu'il entend par ce mot ou cette maladie, il se sert des manuels de Charcot, Regnier, Bourneville..... Il regarde ces docteurs de Paris comme des maîtres qui ont dit le dernier mot de la science sur la maladie en question. Il prend donc le mot hystérie dans le même sens que nous.

Au chapitre II de la 2<sup>e</sup> partie de son ouvrage, il cherche à prouver que sainte Thérèse fut hystérique au point de vue physique et au point de vue psychique, qu'elle eut une attaque de grande hystérie vers l'âge de vingt ans et que jusqu'à la fin de sa vie elle souffrit de l'hystérie commune.

Avant de le réfuter, nous croyons utile de mettre sous les yeux du lecteur la traduction intégrale et fidèle du chapitre en question. Il sera ainsi plus facile de s'en faire une idée (1).

(1) Le Mémoire, publié en brochure in-8°, porte pour titre : El supernaturalismo de Santa Teresa y la filosofía medica,... por el D<sup>r</sup> Arturo Perales y Gutiérrez..... Madrid, libreria catolica de Gregorio del Amo, calle de la Paz, num. 6. — 1894.

## TRADUCTION

DU

### CHAPITRE II DE LA DEUXIÈME PARTIE DE SON MÉMOIRE

---

OU IL EST PARLÉ DE LA MALADIE DONT A SOUFFERT SAINTE THÉRÈSE  
DE JÉSUS, D'APRÈS SES PROPRES ÉCRITS

Sainte Thérèse de Jésus a souffert d'une maladie parfaitement caractérisée par la science médicale, comme le démontrent les divers passages de son autobiographie que nous allons citer.

Au chapitre III du livre de sa *Vie*, elle indique les commencements de son mal avant son entrée en religion, dans les termes suivants : « Le démon me représentait que je ne pourrais supporter les rigueurs de la vie religieuse... J'avais eu des fièvres accompagnées de grandes défaillances, d'ailleurs je n'ai jamais eu que bien peu de santé ».

Après avoir exposé si rapidement des désordres qui ont pu très bien être des *prodromes*, elle donne au chapitre suivant les causes qui ont aggravé sa maladie, le nom de cette maladie et la marche qu'elle a suivie depuis son entrée au couvent. Elle dit ce qui suit : « Le changement de vie et de nourriture nuisit à ma santé ; la joie de l'âme était grande, mais le corps ne s'en portait pas mieux. Mes défaillances commencèrent à augmenter. Il me vint un mal de cœur si violent que j'étais un objet de frayeur pour ceux qui me voyaient ; ajoutez à cela beaucoup d'autres maux réunis. Je passai ainsi la première année avec une assez mauvaise santé, mais sans grande offense de Dieu, ce me semble. Le mal était si cruel qu'il me laissait habituellement comme privée de mes sens ; parfois même il m'en privait complètement. Mon père déploya la plus grande sollicitude pour trouver quelque remède. Les médecins de l'endroit ne pouvant me guérir, il me fit conduire à une localité fort renommée par les cures qui s'y opéraient ; on disait que j'y guérirais moi aussi. »

C'est en cet état qu'on la porta à Bécédas, où, probablement, quelque charlatan lui donna des remèdes et la soumit à un régime absolument contraires aux règles de la médecine. Aussi, avec son esprit si bien doué, l'illustre malade, qui cependant manquait de connaissances médicales, ne peut s'empêcher d'en faire la remarque. Elle dit en effet : « Pendant les trois mois que je demeurai dans cette localité, je souffris les plus grandes tortures, parce que le traitement était trop rigoureux pour ma complexion. Au bout de deux mois on m'avait, à force de médecines, conduite pour ainsi dire aux portes de la tombe. La violence du mal de cœur dont j'étais venu chercher la guérison, était devenue beaucoup plus terrible : parfois même, il me semblait qu'on le déchirait avec des dents aiguës; on craignait même que ce ne fût de la rage. Ma faiblesse était extrême, car je ne pouvais prendre aucune nourriture, mais seulement du liquide. Dégoûtée de tout, en proie à une fièvre continuelle, desséchée par des médecines qu'on m'avait fait prendre tous les jours pendant un mois, j'étais si embrasée par un feu intérieur, que les nerfs commencèrent à se contracter : les douleurs en étaient si intolérables que je ne pouvais trouver aucun repos ni jour ni nuit. Ma tristesse était profonde. Après ce beau résultat, mon père me ramena chez lui. Les médecins vinrent de nouveau me visiter. Tous me condamnèrent, en déclarant, qu'à part tous ces maux, j'étais atteinte d'éthisie. Tout cela m'importait peu. Ce qui me préoccupait, c'était la souffrance qui se faisait sentir avec une égale intensité des pieds à la tête. Celle des nerfs, au dire des médecins eux-mêmes est intolérable. Et comme leur contraction était générale, j'endurais un indicible tourment. Hélas ! si encore je n'avais point manqué par ma faute d'en tirer profit ! Cette violence ne dura pas plus de trois mois, mais jamais je n'aurais cru qu'il fût possible d'endurer tant de maux à la fois. »

Comme on le voit, il y a dans ces premières pages des détails qui nous fournissent des données pour découvrir le mal dont souffrait la sainte. Car un état morbide dont les principaux symptômes étaient des défaillances, un mal de cœur si grand qu'il causait de l'effroi à ceux qui en étaient témoins, si cruel qu'on craignait que ce ne fût de la rage, mal qui la laissait habituellement comme privée de ses sens et souvent même l'en privait entièrement, ces contractions si douloureuses qu'elles sont intolérables, cette faiblesse d'estomac qui empêche de prendre une nourriture quelconque et ne reçoit que du liquide, tout cela forme un cadre assez exact de l'hystérie avec attaques plus ou moins complètes.

Remarquons en outre que la Sainte, non seulement nous fait la

description de sa maladie dans ces lignes, mais encore qu'elle l'appelle *mal de cœur*, nom donné depuis longtemps en Espagne aux attaques d'hystérie et d'épilepsie, et si bien répandu dans le vulgaire que c'est celui dont se servent en beaucoup d'endroits ceux qui ignorent les termes techniques de la science (1).

Mais avant de continuer à prouver que sainte Thérèse était hystérique, soyons bien fixés sur les caractères de cette névrose, telle que la décrivent tous les auteurs médecins.

*Hystérie* est un vieux mot de racine grecque; on l'emploie improprement aujourd'hui pour exprimer ce qu'on entend par la maladie qu'il indique : il signifie une névrose dont les manifestations sont si multiples que les anciens médecins lui donnent le nom de *protée morbide*. Ils sont nombreux encore aujourd'hui ceux qui groupent sous cette dénomination presque tous les troubles du tempérament nerveux qu'ils observent. C'est là une légèreté digne de censure; car en étudiant bien le cours de cette maladie, on remarque des caractères assez significatifs pour la déterminer, malgré tout le cortège de symptômes innombrables qu'elle présente.

On peut réduire ces caractères à deux phases : l'*état habituel* des malades qui constitue comme le fond du cadre hystérique, et les *attaques* ou *crises*, qui arrivent plus ou moins souvent et servent de relief à ce cadre. De plus, il faut tenir compte des deux degrés qu'il y a dans cette maladie : l'un, moins intense et moins grave qui se distingue très bien des autres névroses convulsives et qui doit conserver le nom d'*hystérie commune*; l'autre, plus grave, qui présente un ensemble de phénomènes qui participent à la fois des notes caractéristiques du degré précédent et de celles que Charcot et ses disciples ont appelée la *grande hystérie*.

Les caractères particuliers de l'*état habituel*, commun aux deux degrés, se rapportent à l'étiologie, aux symptômes et à la nature de la maladie.

L'étiologie se trouve ordinairement soit dans l'hérédité, soit dans l'éducation ou les chagrins. L'hystérie est héréditaire dans 70 pour 100 des cas; elle est acquise au second âge dans 20 pour 100 des cas, et les dix autres cas, l'hystérie les provoque surtout par quelque lésion de l'appareil sexuel. Je fais remarquer que ce que j'ai dit par rapport à l'hérédité n'infère pas que les ascendants du sujet devaient être hystériques, il suffit qu'ils aient eu la diathèse névropathique, ou que l'hérédité collatérale coexiste.

Quant au genre de vie et d'éducation, je résumerai ce que

(1) Nous avons déjà dit plus haut notre opinion sur ce point.

d'autres ont écrit et ce que j'ai moi-même observé. Je dis que les petites enfants qui ont été gâtées, aux caprices desquelles on a toujours cédé, qu'on n'a jamais corrigées de leurs emportements et colères injustes et répétés, qui n'ont point l'habitude du travail, de l'étude et de la piété, qui sont occupées uniquement de soirées, de spectacles et de jeux où elles trouvent mille occasions d'allumer les mauvaises passions, qui surtout passent leur temps à lire des contes immoraux ou pour le moins frivoles, qui, enfin, après avoir grandi, soumettent leur organisme au martyre que le luxe et la mode leur imposent, toutes sont des victimes sur lesquelles l'hystérie a une prise plus certaine. Le sexe prédispose aussi à ce mal. Car si l'homme n'en est pas toujours exempt, le cas est rare, et les statistiques n'en fournissent qu'une proportion de 6 pour 100.

Quant à la nature de la maladie, je dirai que tous les pathologistes sont unanimes à affirmer qu'il s'agit d'une névrose, c'est-à-dire d'un désordre ou bouleversement du système nerveux, dont la lésion anatomique a échappé jusqu'à ce jour aux investigations de la science. Nous devons donc nous contenter d'en rechercher la cause d'une manière approximative dans les caractères offerts par ses manifestations symptomatiques. Entre mille hypothèses proposées pour déterminer cette cause ou cette lésion organique, il n'y en a qu'une qui mérite le nom de théorie, car si celles-là laissent le problème sans solution, celle de Briquet nous ouvre quelques points lumineux qui nous font passer de l'ombre à la pénombre. On peut le voir, en effet, en réfléchissant au caractère dominant des symptômes hystériques, dont les notes principales sont l'excessive impressionnabilité physique et morale du sujet, et la rapidité presque vertigineuse de l'action des sens internes et externes, qui troublent ainsi les actes de l'intelligence à un degré plus ou moins grand et pendant un espace de temps plus ou moins considérable, comme on peut le voir par la description des syndromes qui va suivre.

La sensibilité du malade présente en même temps ou séparément divers troubles. Ainsi on observe qu'un contact subit, des bruits inattendus, des odeurs fortes, un foyer de lumière vive, en un mot, tout stimulant qui impressionne tout à coup les sens corporels, provoque des tremblements convulsifs, des soubresauts, des syncopes et des accidents nerveux, dont je vais donner une légère idée.

Parfois il souffre des *algésies* qui atteignent soit un côté du corps, soit les deux côtés, mais surtout le gauche, tandis que, dans d'autres cas, elles se limitent à des régions d'une étendue plus ou moins grande. Souvent on remarque des *hyperesthésies*

locales qui coexistent ou alternent soit avec les *analgsies* dont nous venons de parler, soit avec les *anesthsies* de parties diffrentes plus ou moins distantes. Charcot donne à ces rgions hyperesthsies le nom de *zones hystrognes*, parce qu'il suffit de les comprimer pour provoquer une attaque, tandis qu'au contraire la compression faite durant l'attaque ramne aussitt la connaissance au malade s'il avait le dlire, et l'attaque revient aussitt que l'on cesse la compression. Trs souvent les malades souffrent à la fois de nvralgies pigastriques, costales, faciales et craniennes. Le *clou hystrique* est une des plus frquentes.

Les sens externes sont aussi sujets à des dsordres. La vue se perd durant quelque temps aprs l'attaque. J'ai pour exemple remarquable de ce phnomne une jeune fille enceinte que je soigne en ce moment. Pendant une heure ou plus, elle est privde de la vue aprs ses attaques d'hystrie. On observe les mmes dsordres et hallucinations dans les sens de l'ouie, de l'odorat et du goât.

La facult locomotive manifeste soit des tremblements tenaces, gnraux ou partiels, soit des contractures et des raideurs, soit des paralysies isolées ou accompagnées d'anesthsies ou d'hyperesthsies. Tous ces symptmes ont pour particularit de s'arrêter ou de disparaître durant les sommeils chloroformiques ou hypnotiques. Aux contractures rpond la sensation connue sous le nom de *boule hystrique*.

On remarque, dans les actes de la vie vgtative, de mauvaises digestions accompagnées de nausées, de vomissements opiniâtres, avec ou sans gaz gastro-intestinaux. Presque tous les malades ressentent des palpitations cardiaques, et leur respiration, souvent dfectueuse, s'affaiblit parfois et provoque la *toux hystrique* et mme la syncope.

Considéré au point de vue intellectuel et moral, le sujet hystrique se fait remarquer par un certain dfaut d'quilibre dans les actes des facultés spirituelles. Il manifeste du dsordre et peu de maturité dans le jugement, des faiblesses et des passions inaccoutumées. La femme hystrique est impressionnable et inconstante, elle pleure sans avoir de peine, rit sans avoir de joie, se met en colère sans motif, s'attriste et s'afflige sans raison. Voilà ce que confirme l'xprience de chaque jour et ce que redisent tous les auteurs. Monneret, Landouzy, Briquet, Georget, Charcot, Regnard, Bourneville, etc., affirment que presque toutes les hystriques manifestent ds l'âge le plus tendre un caractre mlancolique, impatient, susceptible, colère, inconstant. Rien d'tonnant d'ailleurs à cela quand on sait que l'âme et le corps reagissent constamment l'un sur l'autre, en vertu de leur union substantielle;

c'est là ce qui explique pourquoi la partie la plus noble de l'être reproduit dans ses actes la condition changeante et susceptible du système nerveux.

Au milieu de cette tempête furieuse, l'observateur surprend parfois des traits de génie qui le fascinent, des actes extraordinaires réalisés par l'imagination ou les sens, qui apparaissent et disparaissent avec la rapidité de l'éclair. Mais ces actes, examinés par le médecin psychologue, qui ne se laisse point éblouir par ces lueurs éphémères, servent à démontrer le chaos plus ou moins grand où se trouve le pauvre et malheureux malade.

En effet, l'interprétation psycho-pathologique de semblables faits n'est pas difficile. Voilà des sens d'une impressionnabilité exagérée, une imagination exaltée et prête à recevoir toutes sortes de fantômes, une mémoire sollicitée par une force constante, des nerfs et des cellules cérébrales fatigués sans relâche par des vibrations dont l'intensité provoque la douleur et le spasme convulsif; quelles images ou représentations intérieures peuvent être fournies pour que l'intelligence, qui ne peut chercher et concevoir la vérité qu'avec le concours de représentations sensibles, puisse la rencontrer au milieu d'un tel labyrinthe? Y a-t-il d'autres signes? Oui; ils surgiront avec plus de rapidité encore, mais ils sont indépendants d'une attention volontaire, et ils ne donnent prise qu'à un amas d'idées confuses, incomplètes, désordonnées et sans suite, qui s'opposent à l'exercice de l'intelligence au lieu de le faciliter et finissent par l'asservir. Ces folles lueurs, considérées isolément, éblouiront peut-être un observateur vulgaire, mais si on les examine au clair miroir de la psycho-physiologie, elles manifesteront bien le sombre visage de la cruelle maladie.

L'état habituel dont nous venons de parler est interrompu par les *attaques*, *accès* ou *crises*. S'ils n'apparaissent pas subitement, ils sont précédés de prodromes provenant de l'excitation des symptômes exposés; le sujet fait alors entendre un cri aigu ou un son rauque et inarticulé, puis est pris de l'attaque.

Dans les cas d'hystérie commune, très fréquente d'ailleurs, les attaques offrent le tableau suivant donné par Monneret: « Les convulsions sont un mélange de spasmes toniques et clowniques... De là découlent les mouvements si brusques, si variés, si énergiques qu'on observe. Les membres s'agitent en tous sens; la flexion, l'extension rapide, la rotation, l'abduction et l'adduction se succèdent avec tant de rapidité qu'on a peine à concevoir une telle scène si l'on n'en a pas été témoin. Le tronc et la tête s'agitent avec la même irrégularité... La force que développent les malades est si grande, que plusieurs bras vigoureux peuvent à peine se rendre maîtres d'une jeune personne débile et délicate.

Le corps s'agite comme celui d'un reptile, se resserre de mille manières, saute et glisse souvent des mains qui le retiennent. Durant le temps de ces mouvements désordonnés on entend des craquements articulaires... au commencement de l'attaque, les malades portent instinctivement les mains à leur cou pour le presser fortement et enlever l'obstacle qui s'oppose à la respiration et vaincre le spasme qui s'empare de toute cette région. S'ils ne sont pas en état de veille, ils se blessent avec les mains le visage et la poitrine, se tirent les cheveux et se déchirent les chairs.

« La tête se congestionne... Les mandibules se serrent ou se meuvent en faisant claquer les dents. Les muscles du cou et de la poitrine se contractent d'une manière spasmodique, d'où résulte un gonflement considérable du volume de la région du cerveau et un état tonique des inspireurs qui rendent difficiles les actes respiratoires et circulatoires. »

En général, ces crises se terminent par des larmes abondantes ou des éclats de rire, qui pendant leur durée, ne laissent pas la parole libre. Les malades, une fois revenues à elles-mêmes, se souviennent très peu de ce qui leur est arrivé, ou même ne s'en souviennent pas. Parfois dans les crises d'hystérie commune, on voit prédominer quelque une des formes d'une ou de deux périodes parmi les quatre qui caractérisent la *grande crise hystérique*. Mais comme les autres signes font défaut, on les appelle *crises incomplètes* pour les distinguer de la *crise complète*, pathognomonique de la grande hystérie de Charcot (hystéro-épilepsie des autres auteurs), qui consiste dans les étapes syndromiques que je vais décrire à grands traits, en en faisant la description d'après les écrivains français de nos jours.

La *première période* s'appelle *épileptiforme* à cause de sa ressemblance avec les crises épileptiques. Le sujet perd la connaissance, ne respire pas et contracte tétaniquement ses muscles. Quand la rigidité est arrivée à son apogée, elle disparaît et fait place à un mouvement convulsif peu apparent qui précède le relâchement musculaire, la normalité des actes respiratoires et le sommeil avec ronflement, qui sont les signes du passage à la seconde période. La caractéristique de cette première étape, c'est la perte de connaissance et la suspension respiratoire.

La *seconde période*, appelée par Charcot, *période de clownisme*, à cause de la ressemblance qu'offrent les attitudes du patient avec les postures et contorsions des clowns, commence aussi par la rigidité tétanique; les malades ont coutume de prendre la position de l'arc de cercle. A cette rigidité succède le mouvement musculaire, non à un degré faible comme dans la période précé-

dente, mais à un degré extrême et désordonné. Généralement les attitudes et gestes observés alors correspondent aux douleurs et sensations pénibles ressenties par le sujet ; car il n'a pas perdu entièrement la connaissance. C'est en cela et par la respiration qu'il conserve d'une manière régulière que cette seconde période se distingue de la première.

Dans la *troisième période*, celle des *attitudes passionnelles*, le patient présente un état anesthésique si prononcé qu'il n'éprouve plus d'excitations traumatiques ni les impressions de la vue, de l'ouïe et du tact. Cette période se caractérise en outre par les mouvements du patient ; car il n'exécute que ceux qui manifestent ses désirs et ses affections ; aussi son maintien, ses gestes traduisent fidèlement les songes et hallucinations qu'il a durant cette partie de la crise et dont il garde le souvenir après la crise. Parfois les malades accentuent davantage l'expression de ces attitudes par quelques paroles ou phrases entrecoupées et confuses. Dans ces rêves et hallucinations, les scènes ou images ridicules, effrayantes, lubriques, terrifiantes et courroucées prédominent ; voilà pourquoi les malades manifestent à l'extérieur la moquerie, la crainte, la sensualité, l'effroi ou la colère. Dans d'autres cas, les représentations sont pieuses, dévotes, tendres, et elles sont exprimées par des attitudes qui leur correspondent.

La *quatrième période*, celle du *délire*, affecte les sens par des impressions que l'imagination du malade interprète fausement. Cette période dure parfois quelques minutes, d'autres fois elle n'existe pas.

Les crises hystériques incomplètes peuvent se répéter pendant plusieurs heures ou pendant tout un jour ; elles forment ce qu'on appelle une série qui se compose de 10, 20, 50, 100 attaques et plus encore.

Après l'âge de 40 ou 50 ans, les crises sont assez rares. Elles se réduisent à la perte de la connaissance et à de légères convulsions. Si la maladie est de longue durée, le sujet souffre ordinairement de l'hypocondrie mélancolique, qui provient de la faiblesse et des troubles continuels des sens, des facultés locomotives et végétatives et des passions.

Après cette description sommaire, reprenons le cours de nos réflexions.

Si la relation de sainte Thérèse de Jésus que nous avons citée plus haut s'était arrêtée là, et si nous ne savions rien plus de son histoire clinique, le diagnostic pourrait se faire quand même et avec certitude. Car la perte de la connaissance et des sensations externes, partielle ou complète, notée par la Sainte, les accès qui ressem-

blent à de la rage, les douleurs et contractures nerveuses qui accompagnent ou suivent les attaques, la dyspepsie et la dysphagie, l'âge et le sexe de la malade, caractérisent suffisamment le cadre morbide. Mais la description de sa maladie, qu'il nous reste encore à citer, nous fournit une profusion de symptômes et de signes qui sont de nature à dissiper tous les doutes.

Et peu importe qu'on vienne à m'objecter que je suis bien osé de donner tout d'abord le diagnostic qui différencie l'hystérie épileptiforme de l'épilepsie, quand je n'ai pas les expériences cliniques qui devaient signaler la cessation des attaques par le moyen des compressions de l'ovaire, l'existence des autres zones hystérogènes, les effets des courants électriques, la constance de la température entre 37° et 38°, l'inefficacité enfin de certains traitements, signes qui séparent les deux maladies. Car, en échange de ces données qui manquent et qui étaient inconnues de la médecine à cette époque, il y en a d'autres qui ne nous permettent pas d'hésiter, et qui se rapportent aux caractères, conséquences et termes, soit des attaques, soit de l'état général morbide, comme le lecteur va le voir.

En effet, on porte la sainte à Bécédas et le 15 août 1537, elle tombe dans un état si grave qu'on lui administre l'extrême-onction. On l'aurait même enterrée vivante si son père ne s'y était opposé à plusieurs reprises contre l'avis de tous, car il savait très bien reconnaître le pouls, et il ne pouvait pas se persuader que Thérèse fût morte, selon que le raconte le P. Ribéra.

Mais voyons comment la sainte décrit ce qui s'est passé :

« La fête de Notre-Dame d'août arriva. Or, depuis le mois d'avril je me trouvais au milieu de ces tortures, bien que dans les trois derniers mois elles fussent plus cruelles. Je me préparai aussitôt à me confesser, car j'ai toujours aimé à le faire fréquemment. On pensa que j'avais peur de mourir, et mon père, pour ne pas m'effrayer, ne voulut pas me le permettre... Mais cette nuit-là même j'eus un accès si terrible, que pendant près de quatre jours je fus complètement privée de connaissance. On me donna alors le sacrement de l'extrême-onction. A toute heure, à tout instant on s'attendait à me voir expirer : on ne cessait de me réciter le *Credo* comme si j'avais entendu quelque chose. A certains moments on me croyait si bien morte, qu'on laissait même tomber de la cire sur mes yeux, comme je le constatai ensuite. Mon père était désolé de ne pas m'avoir laissée me confesser ; il ne cessait de faire monter vers Dieu ses cris et ses prières. Béni soit Celui qui a bien voulu les entendre ! Il y avait déjà un jour et demi qu'on avait creusé dans mon monastère la tombe qui attendait mon corps ; un couvent de religieux de notre ordre, situé en dehors de cette loca-

lité, avait même fait pour moi les suffrages, quand le Seigneur daigna me rappeler à la vie. »

Voilà bien une des formes de l'attaque incomplète de la grande hystérie décrite par Charcot, celle que Richer a classée au n° 2 du titre : Variétés des phénomènes léthargiques. 2° Attaque de léthargie avec mort apparente. Voici comment il les décrit :

« Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les attaques de léthargie avec mort apparente. Ces faits ont fixé depuis longtemps l'attention des observateurs..., je me contenterai de citer ici une observation importante de Pfendler où les accès léthargiques ont été précédés de diverses attaques hystériques. »

Après avoir cité le cas, il ajoute : « Dans l'observation de S. Marestant, rapportée plus loin, il est arrivé une attaque de léthargie avec mort apparente, après une crise convulsive très violente, et elle fut suivie de nouvelles convulsions.

« Au point de vue qui nous occupe, les divers phénomènes hystériques qui précèdent fréquemment l'invasion des accès de léthargie, méritent d'attirer notre attention. Briquet, dans les huit cas de véritable léthargie qu'il lui a été donné d'observer, signale un commencement, au moins, épileptiforme.

« Le début de la léthargie, dit-il, est toujours précédé de convulsions ou de contractions toniques des muscles, de durée variable. Chez beaucoup ces convulsions se limitaient au trismus et à une légère rigidité des membres. Chez d'autres, il y eut une attaque convulsive complète, qui dura cinq heures dans un cas.

« La léthargie de ces malades a duré de deux à huit jours.

« Il résulte de là que l'accès de léthargie véritable est, comme l'attaque de sommeil, habituellement précédé de phénomènes convulsifs, qui parfois se réduisent à certains signes épileptiformes et d'autres fois sont plus étendus. L'attaque de léthargie surviendrait donc, à la suite de la première période de la grande attaque, ou avant la seconde. »

Comme on le voit, après cette citation, il ne manqua en sainte Thérèse aucune des données que je viens de signaler. Car sa crise d'hystérie léthargique a été précédée de diverses attaques et de plusieurs symptômes hystériques. Elle a été accompagnée du signe caractéristique de mort apparente, elle a duré quatre jours avec perte complète des sens et de la connaissance et probablement même de la respiration et presque du pouls, si nous nous rappelons ce que dit le P. Ribéra cité plus haut. Elle s'est terminée, comme elle le raconte elle-même en son beau langage, au chapitre suivant, ainsi qu'il suit :

« Après ces quatre jours de crise, je demeurai en proie à des tortures si intolérables que Dieu seul est capable de les apprécier.

Ma langue était en morceaux à force d'avoir été mordue. N'ayant rien pris durant ce temps et si faible que je pouvais à peine respirer, mon gosier se refusait à laisser passer même de l'eau. Il me semblait que j'étais toute disloquée et que ma tête était dans une faiblesse extrême. J'étais toute roulée sur moi-même comme un peloton. Voilà où je fus réduite pendant ces jours de souffrance. Je ne pouvais remuer ni bras, ni pied, ni main, ni tête ; je n'avais pas plus de mouvement qu'une morte, sans le secours d'autrui ; il n'y avait, ce me semble, qu'un seul doigt de la main droite qu'il me fût possible de remuer. »

Ceci indique les morsures de la langue citées par les auteurs et observées par moi-même en divers cas d'hystéro-épilepsie, l'immobilité du corps et des membres, qui parfois se trouve jointe à une telle rigidité qu'on peut tourner les malades d'un côté à l'autre sans qu'elles changent de posture, probablement la sensation de dysphagie, et enfin les douleurs aiguës qui accompagnent souvent cette rigidité et immobilité.

De plus, on voit clairement l'hyperesthésie qui a suivi l'attaque, quand elle dit :

« On ne savait comment m'approcher. Tout mon corps était tellement sensible que je ne pouvais souffrir qu'on me touchât. Aussi, était-on obligé de me remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par une extrémité. Cet état dura jusqu'à Pâques fleuries. Toutefois, quand on ne me touchait pas, les douleurs discontinuaient souvent, et dès que je pouvais goûter un peu de repos, je me considérais comme bien favorisée, car j'avais peur que la patience ne vînt à me manquer. Aussi, j'étais dans la joie, quand je vis que ces douleurs si aiguës et si continues avaient cessé. Toutefois une très forte fièvre double-quarte qui me resta me faisait passer encore par d'intolérables tourments (1).

Et comme s'il manquait quelque phénomène consécutif à ce tableau, notre Sainte lui donne le dernier coup de pinceau, par les paroles suivantes :

« C'est en cet état que je me fis porter à mon monastère, tant j'étais pressée d'y rentrer. Après m'y avoir attendue morte, on m'y recevait vivante, mais mon corps était plus digne de pitié qu'un cadavre, tant il faisait peine à voir. On ne saurait dire combien ma faiblesse était grande, je n'avais plus que les os. Cet état dura un peu plus de huit mois, mais pendant environ trois ans, malgré le mieux qui se produisait, je demeurai percluse.

(1) Chap. VI de la *Vie*.

Enfin je rendis grâce à Dieu quand je commençai à me traîner » (1).

On voit avec évidence la paralysie consécutive à l'hystérie, qui ordinairement dure assez longtemps après l'attaque et qui est toujours accompagnée de désordres graves dans la sensibilité, qu'il s'agisse d'anesthésie, ou d'hyperesthésie. Cet exposé se rapporte à la forme, aux suites et à la fin de l'attaque.

Quant aux symptômes de l'état habituel de la malade et à la marche de la maladie, la sainte en donne une peinture fidèle quand elle écrit à l'âge de 40 ans :

« Je lui représentai (à mon père) que mes infirmités m'en empêchaient (de faire oraison). Car bien que guérie de la grave maladie dont j'ai parlé, j'ai toujours eu jusqu'à maintenant des infirmités et même de bien grandes. Depuis quelque temps, il est vrai, elles sont moins pénibles, mais elles ne laissent pas de me causer beaucoup de souffrance. Ainsi, pendant 20 ans j'avais des vomissements tous les matins : il m'arrivait de ne pouvoir prendre aucune nourriture qu'après midi, parfois même plus tard. Depuis que je fais la communion plus souvent, les vomissements me viennent le soir, avant de prendre mon sommeil, mais avec une souffrance plus vive, car je dois moi-même les provoquer avec une plume ou un autre instrument; sans cela, le tourment est encore plus grand. Je ne suis jamais, ce me semble, sans avoir beaucoup de souffrances, parfois même de bien pénibles, surtout au cœur. Les défaillances que j'éprouvais autrefois si souvent ne me viennent plus que de loin en loin. Quant à une paralysie douloureuse et à ces fièvres qui m'accablaient fréquemment je m'en trouve mieux depuis huit ans » (2).

Il est bon de remarquer ici, en premier lieu, que jusque dans les dernières années de sa vie, la sainte a souffert des inconvénients de sa maladie. Ses souffrances furent atténuées sans doute par l'influence bienfaisante et surnaturelle de ses faveurs mystiques; car il est certain qu'elle ne se servit d'aucun traitement médical capable de les faire disparaître. En second lieu, remarquons-le, les symptômes qu'elle décrit sont propres à l'état habituel de l'hystérie. Car, en parlant du mal qui lui était survenu très souvent et qui pour lors ne la prenait que de loin en loin, et à la paralysie qui est moins fréquente, elle se plaint d'endurer des douleurs parfois très aiguës au cœur et ailleurs, et d'avoir eu chaque jour, pendant vingt ans, des vomissements. Ce sont là autant de phénomènes morbides qui constituent la dyspepsie opi-

(1) Chap. VI de la *Vie*.

(2) *Vie de la Sainte*, chap. VII.

niâtre et les névralgies de l'hystérie, et ces phénomènes accompagnèrent l'illustre malade jusqu'à la mort.

Les derniers détails, la Sainte nous les fournit dans les passages que je vais transcrire sans y ajouter le moindre commentaire; ils nous donnent des caractères si évidents qu'il suffit de les lire pour avoir devant soi un tableau achevé des signes que présentent les sens et les facultés supérieures des hystériques durant les périodes de calme relatif qui caractérisent leur état habituel. Les voici :

« Parmi les choses que m'a commandées l'obéissance, il y en a bien peu qui m'aient été aussi difficiles que d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, il me semble que Notre-Seigneur ne me donne ni l'intelligence nécessaire, ni le désir de l'exécuter. En outre, depuis trois mois, je ressens un tel bruit et une telle faiblesse dans la tête, que je ne puis écrire sans beaucoup de peine, même pour les affaires indispensables (1)....

« Pendant que j'écris ces lignes, je songe à ce qui se passe dans ma tête et à ce grand bruit qui, comme je l'ai dit au début, me mettait presque dans l'impossibilité de composer l'écrit qu'on me demandait. C'est, ce me semble, comme le bruit de plusieurs grandes rivières, dont les eaux tombent en cascades, d'une foule de petits oiseaux qui chantent et de sifflements; ce bruit ne frappe pas l'ouïe, mais il s'entend dans la partie supérieure de la tête, là où réside, dit-on, la partie supérieure de l'âme... Plaise à Dieu que je me rappelle d'en exposer la cause dans les *Demeures* suivantes, car il ne convient pas de la dire en ce moment; et je ne serais pas étonnée que, pour me la faire mieux comprendre, le Seigneur m'ait envoyé ce mal de tête. Tout ce vacarme ne me distraît pas de l'oraison, ni des pages que j'écris, et l'âme tout entière garde sa paix, son amour, ses désirs et sa claire connaissance (2).

« Il m'est arrivé quelquefois, comme cela m'arrive encore maintenant, bien que ce soit plus rare, d'éprouver en même temps les plus grandes angoisses spirituelles, et toutes sortes de tortures et souffrances corporelles. Envahie par des maux si cruels, je ne savais que devenir. D'autres fois, quand les souffrances du corps étaient plus aiguës, je les supportais avec la plus vive allégresse, parce que j'étais exempte des peines spirituelles. Mais quand les deux m'affligeaient en même temps, l'épreuve était si grande que le tourment était extrême (3).

(1) *Demeures*. Prologue.

(2) *Quatrièmes Demeures*, chap. 1.

(3) *Vie*, chap. xxx.

« Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites s'effaçaient de ma mémoire ; il m'en restait seulement un souvenir, comme d'un rêve, de nature à me causer de la peine. Car alors l'entendement était tellement enchaîné qu'il me faisait passer par toutes sortes de doutes.. A la vue de l'excès de ma misère, je m'imaginai être cause, par mes péchés, de tous les maux et de toutes les hérésies qui étaient venus fondre sur le monde.

« Voici encore ce qui m'est arrivé... Il vient (1) assaillir tout à coup l'entendement de choses si frivoles parfois que j'en rirais dans toute autre circonstance, et il le trouble à son gré. L'âme n'est plus maîtresse d'elle-même, mais enchaînée ; elle ne peut penser qu'à des choses folles, inutiles, insensées, uniquement faites pour l'étouffer ; aussi elle ne se possède plus elle-même (2).

« La foi est alors comme toutes les autres vertus, très assoupie et engourdie. Elle n'est pas perdue... Mais il semble qu'on connaît Dieu comme une chose qu'on a entendue de loin. L'amour est tiède, et si l'âme entend parler de Dieu, elle ne peut qu'écouter et regarder ce qu'on dit comme l'enseignement de l'Eglise. Mais elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé en elle. Si elle se rend à l'oraison ou s'enfonce dans la solitude, elle ne fait qu'augmenter ses angoisses : car la peine qu'elle éprouve intérieurement, sans en connaître la cause, est intolérable (3)...

« Si je cherche quelque consolation dans les conversations, je ne fais qu'augmenter ma peine. Car le démon me remplit de tant de colère que je voudrais, ce semble, dévorer tout le monde sans pouvoir m'en défendre. Je crois faire quelque chose en me contenant, ou plutôt le Seigneur veille alors sur moi ; il m'empêche de rien dire ou rien faire contre le prochain et de lui causer le moindre préjudice (4).

« Il m'arrive aussi parfois de n'avoir aucune pensée précise ni raisonnable sur Dieu ou sur aucun bien ; il m'est impossible de faire oraison, malgré la solitude où je me trouve. Mais je sens que j'ai une connaissance générale de Dieu. L'entendement ou l'imagination, je le comprends, me causent ici un grand tort.

(1) Nous faisons remarquer ici que le Dr Péralès supprime le sujet de la phrase. Il s'agit du démon.

(2) *Vie*, chap. xxx. Nous faisons remarquer que le Dr Péralès ne reproduit pas la suite du récit où la sainte attribue cet état non à sa maladie, mais au démon. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

(3) Le Dr Péralès termine ici sa citation ; la suite du récit manifeste avec évidence qu'il ne s'agit pas d'hystérie.

(4) Le Dr Péralès ne croit pas à propos de citer le magnifique passage qui suit. Nous suppléerons plus loin à ce silence.

Quant à la volonté, elle me semble bonne et disposée à toute sorte de bien. Mais cet entendement se livre à tant de divagations qu'on dirait un fou furieux que personne ne peut enchaîner; aussi, je suis impuissante à le fixer même l'espace d'un *Credo.* »

D'après les données que je viens d'exposer, je me crois autorisé à résumer ce qui précède et à assurer que sainte Thérèse de Jésus a souffert dans sa jeunesse *une attaque de léthargie avec mort apparente de la grande hystérie de Charcot* ou de *l'hystéro-épilepsie* des autres auteurs; de plus, qu'elle a continué à souffrir jusqu'à ses derniers jours de l'hystérie commune, commencée dans son adolescence.

Ce jugement diagnostique direct, si clair et si évident, se confirmera encore dans les derniers chapitres par l'examen différentiel que j'établirai successivement entre d'autres maladies, à propos de la controverse naturaliste. Mais il convient de noter maintenant les signes qui séparent la maladie de sainte Thérèse de l'épilepsie, de la dyspepsie et de la mélancolie hystérique, en nous plaçant uniquement au point de vue médical, pour donner une base solide à notre criterium diagnostique.

L'épilepsie, unique état morbide avec lequel on a confondu parfois certaines crises d'hystérie épileptiforme, se caractérise par des attaques sans prodromes, presque subites, avec perte de la connaissance et de la sensibilité, et en même temps par des mouvements peu énergiques et amples du corps et des membres surtout d'un côté, par une horrible dyspnée, et l'écume de la bouche. Tout cela dure de vingt à trente minutes et se renouvelle par intervalles plus ou moins longs où la malade donne des signes d'imbécillité ou de démence, qui vont grandissant jusqu'à la fin de la crise. Voilà des détails qu'on ne trouve aucunement dans les minutieuses descriptions que nous avons citées, ni dans les notices biographiques contemporaines de l'illustre malade.

La dyspepsie joint parfois, à ses propres symptômes de gastralgies, entéralgies, mauvaises digestions, nausées, vomissements, étreintes opiniâtres, qui alternent avec les diarrhées et les douleurs hépatiques, ceux qui appartiennent à des organes ou fonctions plus ou moins proches ou éloignés, telles que les palpitations cardiaques, les dyspnées, l'altération de température, les céphalalgies, l'hydrohémie et plusieurs troubles nerveux. Considérée ainsi, elle forme un groupe de symptômes que nous trouvons certainement dans la Sainte. Mais ce ne fut là chez elle qu'un accompagnement de sa maladie principale, et si l'on se refuse à admettre cette assertion, il faudra alors reconnaître que, dans l'histoire clinique que nous étudions, nous trouvons la réunion

de deux entités morbides, l'une l'hystérie, l'autre la dyspepsie. Mais c'est là un jugement diagnostique plus tortueux que celui d'après lequel les troubles dyspeptiques dont souffrait la malade formaient seulement une partie de l'ensemble des signes caractéristiques de sa névrose.

Notons enfin que certains auteurs appellent *mélancolie* cette réunion de tristesses, ennuis, pleurs immotivés, désirs de solitude, qui sont comme des traits importants et caractéristiques de l'état habituel hystérique. Mais le mot *mélancolie* a, en médecine, comme je le dirai bientôt, une valeur technique distincte. De plus, comme il y a encore ici d'autres signes qui dominent, il semble plus juste d'appeler toute cette réunion de phénomènes *caractère hystérique*. Ce nom exprime mieux la nature et la cause de toutes ces altérations.

Mettant fin à cette parenthèse, je dis que, s'il est démontré par ses écrits que sainte Thérèse manifeste les signes propres du caractère hystérique, il n'est pas moins certain qu'elle diffère beaucoup des femmes qui ont souffert de cette maladie par ses qualités intellectuelles et morales. Elle en est si éloignée qu'au lieu de l'inconstance, de la frivolité, des passions immotivées et vicieuses, des traits de monomanie, du manque de courage et d'énergie dont cette classe de malades donne la preuve, on vit toujours l'illustre réformatrice persévérante, pleine d'entrain et de courage, dominer avec ce talent et cette fermeté de volonté que tous admirent non seulement les obstacles de toutes sortes qui se sont opposés à ses projets et à ses fondations, mais encore les abattements, les velléités, les caprices et les tourments, en un mot, tous ces mille sujets de faiblesse et de découragement qui lui sont venus de ses souffrances et des travaux qu'elle a endurés avec une patience si admirable pendant tant d'années.

Est-ce qu'elle dut cela à l'influence surnaturelle des secours divins que le dispensateur souverain de toute vertu et de toute force lui a accordés ?

J'affirme et je soutiens que oui. Les forces humaines, livrées à elles seules et abandonnées aux terribles secousses d'une maladie aussi opiniâtre et aussi opposée que l'hystérie à l'exercice libre et bien réglé des facultés sensibles et intellectuelles, ne peuvent pas arriver si haut, tant s'en faut, dans les circonstances ordinaires de la physiologie pathologique. On sait, en effet, que les bouleversements du corps exercent la plus grande et la plus pernicieuse influence sur les actes de l'esprit. Il est vrai, cette règle générale peut avoir quelques exceptions, et un organisme impressionnable à l'excès peut être l'instrument docile d'une intelligence sereine et claire et d'une volonté ferme et droite ; mais dans ces cas on ne

dépasse pas les limites naturelles et on ne jettera jamais l'éclat de ces vertus héroïques qui ont fait de sainte Thérèse un type achevé de femme parfaite, de religieuse modèle et de guide des docteurs mystiques.

Tel est le chapitre que nous allons examiner. Comme on a pu le voir, le docteur Péralès s'appuie sur la science médicale et sur le témoignage de la sainte pour prouver que Thérèse était hystérique. C'est par la science médicale et par le témoignage de la sainte que nous devons le réfuter. Nous y ajouterons aussi quelques raisons appuyées sur le témoignage et la théologie.

---



## PREMIÈRE PARTIE

---

### RÉFUTATION PAR LA SCIENCE MÉDICALE

§ 1<sup>er</sup>. — *Il est difficile de donner un diagnostic certain sur la maladie de sainte Thérèse.*

Le savant docteur est, comme on a pu le remarquer, très catégorique dans ses affirmations. Il voit dans les détails fournis par la Sainte sur ses souffrances des signes évidents de l'hystérie. Le D<sup>r</sup> Gilles de la Tourette avait, lui aussi, cette idée. Charcot n'en avait pas d'autre, bien qu'il reconnût que sainte Thérèse était une femme de génie. Et cependant, quand il s'agit de se prononcer dans les cas ordinaires, quand il faut donner une consultation, Charcot ne se montre pas si pressé de donner son diagnostic. Voici, en effet, ce que raconte le P. de San :

« Je traitais, lui dit un médecin, une jeune personne qui offrait des symptômes ayant de l'analogie avec ceux de la grande hystérie. Bien que j'eusse été souvent témoin de ces crises, je n'osais décider si j'étais en présence d'un cas d'hystérie. Après avoir rédigé l'histoire détaillée de la maladie, je l'envoyai à M. Charcot. Même devant ce rapport scrupuleux et détaillé, le célèbre spécialiste n'osa se prononcer. Il répondit qu'il devait avoir pour cela le sujet sous les yeux. La personne en question se rendit donc à Paris. Et on voudrait, concluait ce docteur dans sa prudente réserve, qu'à une distance de trois siècles, sans rapport médical aucun, nous

prononcions sur le cas de sainte Thérèse ? Si exactes qu'on suppose les informations données par la malade, ces informations, quand il s'agit d'hystérie, ont toujours besoin d'être contrôlées et complétées par l'observation médicale directe. Avant une telle constatation, le médecin n'accepte les réponses du patient que sous bénéfice d'inventaire (1).

Le Dr Imbert-Gourbeyre, professeur à l'École de médecine de Clermont, écrit au sujet des affirmations du P. Hahn, aussi catégoriques que celles du Dr Péralès :

« Plus d'un clinicien sourira en voyant le Révérend Père trancher avec autant d'assurance une question de diagnostic en elle-même difficile et litigieuse. Tout médecin suffisamment instruit dira aussi que l'ensemble symptomatique ou syndrome peut également s'appliquer à l'épilepsie, à l'éclampsie et à quelques autres maladies à convulsions épileptiformes ; il ajoutera même qu'il ne suffit pas d'accumuler les symptômes pour établir un diagnostic. Toute maladie évolue avec son syndrome ; chaque symptôme évolue aussi à part dans le mouvement général. Le diagnostic d'une maladie repose non seulement sur la présence des symptômes, mais avant tout sur leur évolution, coordination ou agencement réciproque, et aussi sur l'évolution de tout le groupe, sans parler des lésions et des causes » (2).

Ce même docteur ajoute : « Il est impossible d'établir avec certitude que sainte Thérèse ait été atteinte d'hystérie ou de toute autre maladie du cadre nosologique, d'où la conclusion s'impose que le fait pathologique est en lui-même incompréhensible » (3).

M. Richer, élève de M. Charcot, remarque que, dans bien des cas, le médecin appelé devant une malade atteinte d'une crise épileptiforme hésite, en posant son diagnostic, entre l'hystéro-épilepsie et l'épilepsie vraie. D'autres auteurs constatent la difficulté de distinguer soit une attaque d'épilepsie, soit une attaque d'hystéro-épilepsie, d'avec un accès d'éclampsie. (P. DE SAN, p. 33.)

(1) P. DE SAN, *Etude pathologico-théologique sur sainte Thérèse*. — Réponse au mémoire du P. Hahn.

(2) IMBERT-GOURBEYRE. — *La Stigmatisation*. Tome II. Appendice 1. p. 540.

(3) *It.*, p. 540.

Ainsi donc, Charcot n'ose pas se prononcer avant d'avoir vu le sujet dont on lui a décrit la maladie.

Le Dr Imbert-Gourbeyre, professeur à l'École de médecine de Clermont, est du même avis, ainsi que le Dr Richer et l'autre docteur cité par le P. de San. Ces noms sont connus dans le monde scientifique, et le Dr Péralès ne pourra pas récuser leur autorité. Pourquoi donc se montre-t-il si affirmatif, et semble-t-il imiter la légèreté dont Charcot fait preuve en parlant de sainte Thérèse ?

Nous avons donc le droit de conclure qu'il est difficile de donner un diagnostic certain sur la maladie de la sainte.

§ II. — *On ne trouve point en sainte Thérèse les signes caractéristiques d'une prédisposition hystérique.*

Le Dr Péralès distingue avec les auteurs l'état habituel et l'état de crise.

« L'état habituel, dit-il, se rapporte à l'étiologie, aux symptômes et à la nature de la maladie. L'étiologie se trouve ordinairement soit dans l'hérédité, soit dans l'éducation ou les chagrins. »

Il ne prouve pas que la sainte fût hystérique par suite de l'hérédité, mais ne le laisse-t-il pas supposer ? Nous devons donner une réponse. Tout d'abord, Alphonse de Cépéda, père de la sainte, a dû jouir d'une parfaite santé. Thérèse, qui se tait absolument sur ce point, nous donne sur sa mère les renseignements suivants : « Ma mère passa toute sa vie par de grandes infirmités..... Elle possédait une grande douceur de caractère et un bon jugement..... Enfin les grandes souffrances de sa vie furent couronnées par une mort très chrétienne » (1). Ce n'est pas là, nous le croyons, un tempérament hystérique. Et, en tout cas, on ne saurait déduire de cette description sommaire un diagnostic assuré.

Nous ne voyons pas non plus que la Sainte eût reçu une éducation gâtée.

Nous ne trouvons pas davantage dans son enfance ou ado-

(1) Livre I de sa *Vie*.

lescence des chagrins exagérés qui aient été de nature à ébranler en elle le système nerveux.

Voici ce que dit des prédispositions le savant P. Touroude, dans le remarquable ouvrage qu'il vient de publier sur l'hystérie :

« Les gens tant soit peu expérimentés ne tardent pas à reconnaître dans une jeune fille les signes précurseurs ou les symptômes de la névrose. Elle se fait bien vite remarquer par certaines bizarreries dans sa mise, dans sa tenue, dans son langage. Sous le rapport physique, elle est ordinairement d'une santé débile, maigre, délicate, sujette à des migraines et à des maux de cœur. Le système musculaire est peu développé ; son visage est pâle et elle s'évanouit facilement ; sous le rapport psychique, elle est d'un tempérament nerveux, impressionnable à l'excès. »

Elles ont une remarquable tendance aux idées tristes et moroses, et manifestent au sujet de leur santé des préoccupations peu habituelles au jeune âge. Le plus souvent, cette tendance aux idées noires, dans l'enfance, est le symptôme précurseur de l'hystérie qui va naître dans un âge plus avancé. Les petites hystériques ont des insomnies et des cauchemars, des terreurs nocturnes et des hallucinations véritables. Elles accusent souvent de la migraine, des douleurs d'entrailles, des névralgies diverses ; elles ont des spasmes viscéraux passagers et multiples qu'elles expriment par la sensation de corps étrangers à la gorge, de bêtes qu'elles ont dans le ventre, de vers qui montent ou qui descendent... (HUCHARD.)

Ces enfants joignent au besoin de se plaindre un désir évident de se rendre intéressantes, en exagérant leurs souffrances, vraies ou imaginaires. (J. SIMON).

Toutes les jeunes filles que j'ai observées étaient extrêmement impressionnables, très craintives ; elles avaient une peur extrême d'être grondées, et quand il leur arrivait de l'être, elles étouffaient, sanglotaient, fuyaient au loin ou se trouvaient mal. Un peu plus grandes, elles éprouvaient des sensations très vives pour la moindre chose ; elles pleuraient en entendant parler d'un sujet attendrissant ; extrêmement timides, elles s'effrayaient de tout et étaient peureuses à l'excès. (BRIQUET.)

La plupart des hystériques ont montré dès le bas âge des dispositions aux affections convulsives, un caractère mélancolique, colère, emporté, impatient, susceptible. (GEORGET.)

L'observation clinique confirme complètement les opinions émises par Georget. (PITRES.)

Ces quelques citations suffisent pour nous donner une idée succincte des prédispositions à l'hystérie. Or, mettons ces symptômes en regard de la jeune Thérèse. Pouvons-nous dire qu'elle les avait ? Pour pouvoir l'affirmer, il faudrait avoir des faits. Et ces faits nous font complètement défaut. La Sainte ne nous dit pas quel était son état de santé pendant son enfance ni ses historiens non plus.

Au livre de sa *Vie*, chap. 1<sup>er</sup>, elle nous parle de la piété de ses parents, de son dessein d'aller au pays des Maures, des aumônes qu'elle répandait autour d'elle, de la mort de sa mère. Au chap. II, elle raconte le danger où l'a mise la lecture des livres de chevalerie, son goût pour la parure, son désir de plaire dans la société, ses résistances aux avis de son père et de sa sœur aînée. Cette vie dissipée dura trois mois, après lesquels elle fut placée vers l'âge de quinze ans au couvent de Notre-Dame-de-Grâce. Au chap. III, elle dit qu'elle resta un an et demi dans ce monastère, d'où elle sortit à cause d'une grande maladie qui d'ailleurs dura peu de temps.

*Une grande maladie*, voilà tout ce que nous savons. Quelle était cette maladie, nous l'ignorons. Mais quant à trouver dans la jeune Thérèse des idées tristes, noires, mélancoliques, impossible. Nous ne voyons ni frayeurs, ni craintes, ni aucun de ces maux que les docteurs signalent comme prédispositions à l'hystérie. *La grande maladie* dont la sainte parle en passant arriva vers l'âge de 16 à 17 ans. Mais puisque la sainte n'a pas cru devoir en donner le moindre détail, ne nous y arrêtons pas.

Quant à ses dispositions psychiques, elles sont un peu énoncées. C'est l'amour de la prière, la dévotion à la sainte Vierge, la compassion pour les pauvres, le désir du salut. A côté de cela, trois mois de dissipation avec une parente, lecture des livres de chevalerie, tristesse pendant les premiers huit jours passés au couvent de Notre-Dame-de-Grâce. Mais où trouver dans ces détails les colères, jalousies, entêtements

qui sont des prédispositions à l'hystérie ? Où trouve-t-on la peur, la susceptibilité ? Thérèse veut plaire. C'est là le seul symptôme qu'on pourra découvrir. Mais, en vérité, c'est bien peu de chose, surtout quand on songe que cela ne dura que trois mois. Combien de femmes qui ne sont point hystériques ne pourraient en dire autant ?

Il est vrai, au même chapitre III<sup>e</sup> de sa *Vie*, Thérèse dit : « Le démon me représenta que je ne pourrais pas souffrir les austérités de la vie religieuse, après avoir été élevée si délicatement. Je repoussai la tentation, en me rappelant les souffrances du Sauveur ; c'était bien peu, selon moi, de souffrir à mon tour quelque chose pour lui ; je devais penser aussi, quoique je ne puisse l'affirmer, que ce divin Maître daignerait m'aider à supporter mes épreuves ; je passai à cette époque par de grandes tentations, j'eus aussi quelques fièvres accompagnées de grandes défaillances ; d'ailleurs je n'ai jamais eu que bien peu de santé. Ce qui me donna la vie, ce fut l'affection que j'avais pour les bons livres. »

C'est là le seul passage sur laquelle docteur Péralès puisse s'appuyer pour affirmer que ces désordres morbides *ont pu* très bien être des symptômes de l'attaque hystérique (1). Ce n'est, il est vrai, qu'une supposition de sa part ; c'est d'une manière dubitative qu'il exprime son opinion. Et cependant il part de cette hypothèse pour étayer son système.

Sans doute, la Sainte affirme qu'elle n'a jamais eu que bien peu de santé. Mais quand elle écrivait ce passage, elle avait déjà 46 ou 47 ans. Et le fait qu'elle signale ne se rapporterait-il pas à l'époque qui a suivi sa grande crise ? On ne pourra jamais nous prouver que non. Ce qui est certain, c'est que Thérèse n'a pas dit un seul mot des souffrances qu'elle a pu endurer avant ce qu'elle appelle sa *grande maladie*, arrivée vers l'âge de 16 ans et demi.

En tout cas, quoi qu'il en soit de cette hypothèse, on avouera que les détails fournis par la Sainte sont bien laconiques pour permettre de baser avec assurance un diagnostic.

Nous sommes donc en droit d'affirmer que nous ne trouvons pas en elle les signes caractéristiques d'une prédisposition hystérique.

(1) Muy bien pudieron ser prodromicos.

§ III. — *On ne trouve point en sainte Thérèse les caractères distinctifs de l'hystérie à l'état de crises légères ou sans convulsions.*

Ces caractères sont l'*analgésie* et l'*hyperesthésie*.

1° « Un des phénomènes les plus saisissants de l'hystérie, dit Grasset, est certainement la perversion de la sensibilité, ou l'analgésie, comme disent les médecins. L'immense majorité des hystériques ont tous un côté du corps insensible. » — « Dans tous les cas d'hystérie, dit Gendre, depuis le début de la maladie jusqu'à la terminaison, il existe un état d'insensibilité générale ou partielle. Au plus léger degré, l'insensibilité n'occupe que certaines régions de la peau; au plus haut degré, elle occupe toute la surface tégumenteuse et celles des membranes muqueuses accessibles à nos moyens d'investigations. »

« A un degré plus avancé, dit le docteur Grasset, non seulement la peau, mais les muqueuses et même les muscles sont frappés. Les membres sont insensibles dans toute leur épaisseur. »

« Quoique l'insensibilité soit un symptôme très fréquent de l'hystérie, dit le docteur Pitret, ce n'est pas un symptôme constant; elle existe dans la plupart des cas (95 sur 100), mais non dans tous. »

Où trouve-t-on dans sainte Thérèse cette insensibilité générale ou partielle? Il n'en est question nulle part dans ses écrits. Et le docteur Péralès eût été bien embarrassé de nous en citer un seul passage, si ce n'est celui où la sainte perdit complètement connaissance pendant sa grande crise.

2° A côté de l'analgésie on trouve souvent une sensibilité exagérée : c'est l'*hyperesthésie*.

Ces hyperesthésies, comme en convient le docteur Péralès coexistent ou alternent soit avec les analgésies dont nous venons de parler, soit avec les anesthésies de parties différentes plus ou moins distantes.

« La sensation du *contact* peut être abolie seule et le malade

ressentir parfaitement la douleur provoquée par des piqûres ou des pincements. De même la sensation de la *douleur* provoquée par des piqûres ou des pincements peut, de son côté, cesser d'être perçue, et les autres sensations tactiles persister. (BEAU, *Arch. gén. de méd.* — WOILLEZ.) C'est avec ces deux sensations d'*anesthésie* et d'*analgesie* que l'*hyperesthésie* peut coexister ou alterner. Cette affection se remarque chez presque toutes les hystériques. « Il est peu d'hystériques, dit Pîtres, qui ne signalent, parmi les symptômes les plus pénibles de leur maladie, des douleurs sourdes ou lancinantes, superficielles ou profondes. »

Mais ces hyperesthésies locales, que le docteur Charcot appelle zones hystérogènes, se sont-elles trouvées en sainte Thérèse? Nous ne voyons pas dans le récit de sa maladie une telle affection coexistant ou alternant avec l'anesthésie ou l'analgesie. Nous ne voyons pas la trace d'une zone hystérogène, qui, sous la pression, aurait provoqué ou suspendu une attaque. Et il nous plaît de constater que le docteur Péralès s'est bien gardé d'appuyer sur ce symptôme.

Les contractions de nerfs dont la sainte souffrit, et avant et après sa crise, ne sont point des contractures qui puissent se rapporter à l'hystérie. « Ces douleurs de nerfs qu'elle endura furent universelles, intolérables, continuelles et persistèrent pendant un an. Nulle part, dans l'hystérie, n'ont été signalées des contractures associées à des douleurs portant ce quadruple caractère. Car les hyperesthésies ne sont jamais continuelles, universelles, de longue durée, elles sont rarement intolérables. Et c'est précisément cet enchevêtrement de contractions et de douleurs qui exclut et l'attaque convulsive et les contractures. » (D<sup>r</sup> IMBERT-GOUBEYRE, *La Stigmatisation*, t. II.)

Le docteur Péralès dit en outre : « Très souvent les malades souffrent à la fois de névralgies épigastriques, costales, faciales et crâniennes. Le clou hystérique en est une des plus fréquentes. » Mais il n'a pas su nous dire sur quel texte de la Sainte il s'appuyait pour affirmer qu'elle avait souffert au moins d'une de ces névralgies ou du *clou hystérique* (1).

(1) On désigne sous ce nom la sensation d'après laquelle il semble aux malades qu'on leur enfonce un clou dans la tête.

Cependant le clou hystérique est l'un des phénomènes qui caractérisent le mieux l'approche de l'attaque.

Les sens externes, qui sont si fréquemment sujets aux plus graves désordres, l'ont-ils été chez sainte Thérèse ? Où le docteur Péralès a-t-il trouvé qu'elle souffrit de l'amaurose, qu'il y eût en elle perversion du goût, de l'odorat, ou surdité ? Encore autant de symptômes qui font complètement défaut. « Et cependant, en général, ces accidents surviennent consécutivement à l'anesthésie cutanée soit générale soit localisée au voisinage des organes sensoriels correspondants » (1).

Après les stigmates d'ordre sensitif, les auteurs indiquent dans l'hystérie les stigmates d'ordre moteur.

Les mouvements volontaires sont ralentis, ils sont indécis et mal dirigés, ils sont affaiblis. Tous ces stigmates font défaut dans la relation que sainte Thérèse nous fait de son mal. Et nous ne trouvons aucun texte qui puisse servir de point d'appui pour l'affirmer.

Enfin on indique les stigmates purement psychiques. Et tout d'abord les troubles de la mémoire. Il est rare que l'amnésie soit générale, mais elle est souvent partielle et elle portera de préférence sur une catégorie de faits.

On signale surtout l'*aboulie*, qui est un affaiblissement de la volonté. « Les hystériques ne savent pas, elles ne peuvent pas, elles ne veulent pas vouloir », dit Huchard.

« L'hystérie, dit Charcot, est au premier chef une maladie mentale ; jusqu'au jour où l'on connaîtra les modifications intimes des éléments cellulaires des centres nerveux qui constituent le substratum anatomique des manifestations de l'hystérie, toutes les définitions physiques de cette névrose doivent être abandonnées. » (*Traité de médecine* publié en 1894 sous la direction de M. CHARCOT.)

« Les hystériques, même à l'état de calme, se font remarquer par la mobilité de leur volonté, leur antipathie, leur caractère enfantin, leurs contradictions, poses, comédies, simulations, calomnies, idées fixes, taciturnité... » (AXENFELD et HUCHARD.)

« Le défaut d'équilibre dans les facultés de l'âme est la prin-

(1) AXENFELD et HUCHARD, *Traité des névroses*, Paris, 1883.

cipale caractéristique de l'état mental des hystériques. » (LEGRAND DU SAULLE.)

Au point de vue intellectuel et moral, sainte Thérèse n'avait rien qui indiquât l'hystérie. Equilibre parfait dans ses facultés, jugement toujours sûr, toujours droit, volonté ferme et constante, égalité d'humeur dans la prospérité et l'adversité, ni colère, ni impatience, ni susceptibilité. Inutile d'insister sur ce point, puisqu'il est reconnu par tous les contemporains, tous les historiens de la Sainte et même par ses adversaires les plus acharnés. Nous y reviendrons d'ailleurs plus tard pour montrer combien le docteur Péralès s'est abusé dans cette question.

Enfin nous ajoutons que nulle part, dans les écrits de la sainte, on ne pourra trouver les stigmates de l'amnésie et de l'aboulie.

De cet exposé sommaire, il résulte qu'on ne trouve point en sainte Thérèse les caractères de l'hystérie à l'état de crises légères ou sans convulsions.

#### § IV. — *On ne trouve point en sainte Thérèse les caractères de l'hystérie à l'état de crise grave avec convulsions.*

Commençons tout d'abord par parler des prodromes de la grande attaque.

Elle est précédée de prodromes éloignés et de prodromes prochains.

1° *Prodromes éloignés.* — « Quelques jours ou quelques heures avant l'attaque, les hystériques sont tristes, maussades, recherchent la solitude. D'autres deviennent excitables, querelleurs, sont pris d'un besoin irrésistible de marcher, de gesticuler, de parler. Ils ont parfois des hallucinations visuelles (visions d'animaux, fantômes...) ou auditives qui se manifestent presque toujours du côté hémianesthésique... Ils présentent habituellement des troubles somatiques intéressant les divers appareils : des palpitations, de la rougeur ou de la pâleur des extrémités, du hoquet, de l'oppression, des nausées, des tremblements, des secousses, des spasmes musculaires.

2° *Prodromes prochains.* — L'*aura* qui sert de prélude immédiat à l'attaque. Elle commence ordinairement par une douleur sourde et lancinante occupant l'une des régions ovariennes ou l'un des flancs (le gauche le plus souvent). Bientôt le sujet accuse dans l'abdomen une sensation de corps arrondi qui se déplace et remonte vers l'épigastre ; à ce moment, il est pris de palpitations, d'oppression ou d'envie de vomir ; puis la boule hystérique s'élève jusqu'à la région antérieure du cou, et tandis que la strangulation, le sentiment de suffocation s'accroissent et que la face se congestionne, le malade perçoit des sifflements d'oreilles, des battements précipités dans les tempes ; sa vue s'obscurcit, il est pris de vertige, tombe sans connaissance et l'attaque commence. Cependant la crise convulsive ne succède pas nécessairement aux phénomènes de l'*aura* : ceux-ci peuvent se dissiper momentanément, puis reparaitre avant d'aboutir à l'attaque confirmée. L'*aura* part quelquefois d'une zone douloureuse autre que la zone ovarienne. » — *Traité de médecine* publié sous la direction de CHARCOT.

Tels sont les prodromes de l'attaque publiés par les auteurs regardés aujourd'hui comme les plus compétents sur la matière qui nous occupe.

Or, sainte Thérèse nous fournit-elle quelques détails sur ces prodromes éloignés et prochains ? Où parle-t-elle de tristesses, d'excitabilité, de hoquet, d'oppression... Où parle-t-elle de douleurs lancinantes qui provoquent la sensation de la strangulation ? Nulle part. Point de boule hystérique chez elle. Point de sifflements d'oreilles (nous reviendrons plus tard sur le sifflement d'oreilles), point de battements des tempes. Sa vue n'a point été obscurcie. Il reste seulement le vertige, la perte de connaissance. Tous les autres prodromes font défaut ; mais le vertige et la perte de connaissance ne sont pas des phénomènes qui appartiennent exclusivement à l'hystérie. D'ailleurs, dans le cas présent, ils ont pour causes les douleurs lancinantes dont il vient d'être question. Et là où des douleurs de ce genre ne se trouvent pas, il n'y a pas d'effets produits par elles.

*L'attaque hystérique.* — Après les prodromes de l'attaque hystérique arrive l'attaque elle-même. Dans l'attaque, on distingue quatre périodes : la période épileptoïde, la période

de clownisme, la période des attitudes passionnelles et la période de délire.

Le Dr Péralès donne de ces quatre périodes un résumé qui nous semble trop succinct, car il ne cite que certains symptômes généraux. On nous permettra d'y ajouter quelques détails supplémentaires.

Voici, en effet, une description de ces quatre périodes donnée par le Dr Imbert-Gourbeyre, d'après Richer :

« Tout à coup, la crise éclate ; c'est une véritable attaque d'épilepsie, mélange de tétanos, de secousses et de mouvements désordonnés. La tête se raidit, se renverse en arrière, faisant saillir le cou qui gonfle. Parfois grincements de dents, écume sur les lèvres. La bouche s'ouvre démesurément ; la langue sort pour se mouvoir d'une commissure à l'autre. La figure grimace affreusement, puis les membres se meuvent dans une grande étendue. Les bras font le moulinet ; les jambes se fléchissent, s'élèvent, se croisent diversement. La respiration devient stertoreuse ; les membres se relâchent et la bouche continue à jeter sa bave.

« Mais bientôt arrivent des contorsions effrayantes. La malade prend les positions les plus variées, les plus imprévues, les plus invraisemblables. Tantôt elle se relève en arc de cercle, ou se courbe en avant. Les jambes sont lancées en l'air. Lorsque les muscles de la face se contractent, on voit se produire les expressions les plus terrifiantes : c'est l'image des possédés. La malade est dans une véritable fureur ; elle se déchire la figure, s'arrache les cheveux, pousse des cris lamentables, des cris de rage, des hurlements de bête fauve ; elle se frappe, cherche à mordre, déchire ses vêtements ; c'est une véritable attaque démoniaque.

« Voici que la scène change. La malade entre dans une période d'hallucinations gaies, tristes, érotiques, terrifiantes et de pantomimes diverses. Tantôt elle semble lutter contre un homme qui veut lui faire violence, tantôt elle le contemple avec une attention mêlée de bonheur : elle l'appelle, lui fait signe, lui tend les bras... La scène se traduit par des attitudes nombreuses dont le cynisme arrête le crayon... Les paroles échappées montrent ce qui se passe... Ces scènes lubriques sont mêlées de danses et de chants. Parfois un souvenir religieux vient faire contraste dans le tableau ; la

malade fait rapidement une prière qui ne manque pas d'être édifiante ; mais bientôt elle reprend ses propos inconvenants et ses attitudes passionnées.

« Enfin survient du délire toujours mêlé d'hallucinations. Elle voit des animaux divers, des rats, des crapauds, des animaux fantastiques. Elle se débat au milieu d'eux avec effroi. Son délire est gai, triste, furieux, obscène. Le langage est sans suite, grossier, violent, lubrique, et le corps continue ses mouvements désordonnés. »

Nous demandons à tout lecteur consciencieux s'il reconnaît dans ce tableau l'attaque que sainte Thérèse a eue vers l'âge de vingt ans.

Mais nous nous empressons de le dire ; le Dr Péralès, au chapitre III, prouve que la sainte n'a point passé dans sa crise par la période des attitudes passionnelles, ni par celle du délire. Très bien. Mais n'aurait-il pas dû le dire plus tôt et dans le chapitre même qui nous occupe ? De plus, pourquoi affirme-t-il que les détails fournis par la Sainte sont plus que suffisants pour démontrer qu'elle était hystérique ? La perte de la connaissance et l'insensibilité des sens externes partielle ou complète, les accès qui ressemblent à de la rage, les douleurs et contractures nerveuses qui accompagnent ou suivent une attaque, la dyspepsie et la dysphagie ne sont pas des symptômes particuliers de l'hystérie, quoi qu'en dise le Dr Péralès. Ces symptômes, on les trouve dans les anémies, les gastralgies, les névralgies, les rhumatismes articulaires. Il n'est pas difficile en effet de le constater.

Et M. Woillez, dans son ouvrage si estimé, *le Diagnostic médical*, est loin de se trouver d'accord avec les assertions du docteur.

La perte de la connaissance et des sensations externes n'est pas un symptôme nécessaire de l'hystérie, même quand elle est accompagnée de contractures nerveuses.

« J'ai vu, dit Bouchut, des malades avoir des spasmes ou de véritables convulsions passagères avec perte complète de connaissance, sans phénomène hystérique.

« Ces convulsions, ajoute le même auteur, ressemblent à celles de l'éclampsie ordinaire et quelquefois à celles de l'épilepsie ; mais elles ne sont pas accompagnées du spasme œsophagien, de boule hystérique, ni de spasme cynique, et

l'on n'y voit jamais les larmes abondantes qu'on observe dans l'hystérie. »

La dyspepsie et la dysphagie sont, elles aussi, des symptômes qui peuvent tout aussi bien se rapporter aux maladies que nous avons citées qu'à l'hystérie. Et il n'est pas nécessaire d'insister sur un point aussi évident.

Quant à l'âge et au sexe de la malade, nous convenons aisément qu'ils peuvent être des dispositions à l'hystérie. Cette maladie, en effet, attaque de préférence les personnes du sexe, et en général elle les attaque vers l'âge de quinze à vingt-cinq ans. Mais vouloir tirer de là un argument pour prouver que sainte Thérèse était hystérique, ce n'est pas agir selon les règles de la saine logique. Aussi nous n'insistons pas.

Toutefois, le Dr Péralès ne se tient pas pour battu. Il avoue qu'il lui manque certaines données. Par exemple, il ne sait si la compression de l'ovaire aurait provoqué ou fait cesser l'attaque, s'il y a eu des zones hystérogènes... Mais, dit-il, nous avons d'autres données qui ne laissent pas le moindre doute. Il raconte alors la crise de la sainte telle que nous l'avons relatée plus haut, et il conclut victorieusement en disant : « Voilà bien une des formes de l'attaque incomplète décrite par Charcot et que Richer, dans ses *Variétés des phénomènes léthargiques* a classée au n° 2 du titre : Attaques de léthargie avec mort apparente. »

Or, l'attaque de léthargie, d'après Richer lui-même, surviendrait à la suite de la première période de la grande attaque ou avant la seconde.

Qu'est-ce donc que cette première période ? C'est la période épileptoïde. Voici comment Charcot lui-même la décrit : « Tout à coup l'hystérique, prise de convulsions, perd connaissance et tombe de son haut si elle n'est soutenue... Le corps devient raide et immobile et affecte souvent les attitudes les plus bizarres. La figure est grimaçante. Bientôt les membres sont agités de mouvements convulsifs peu étendus, mais qui ont parfois un aspect effrayant.

« L'hystérique, si elle est debout, tourne sur elle-même et tombe lourdement par terre en poussant un grand cri. Tous ses membres se raidissent, ses yeux se convulsent ; elle est agitée de petites secousses des pieds à la tête et l'écume lui

vient aux lèvres. Cette période se divise elle-même en deux phases. Dans la phase *tonique*, l'hystérique demeure absolument rigide, la bouche ouverte, les doigts crispés. Elle perd absolument connaissance. La contracture peut atteindre surtout les muscles postérieurs du tronc. On voit tout à coup le milieu du corps de la malade se soulever du lit, les pieds se rapprocher de la tête, de sorte que la malade reste comme l'arche d'un pont, et cela pendant des heures entières. La contracture est quelquefois localisée à la face, à la tête ; alors la figure de l'hystérique offre quelque chose d'effrayant : ses traits sont convulsés ; sa langue noire, desséchée, sort de sa bouche. Dans la phase *clownique*, les membres sont pris de secousses violentes toujours dans le même sens. L'hystérique se soulève brusquement comme si un ressort la poussait ; son corps entier quitte terre ; elle est projetée en l'air ; elle retombe, rebondit quelquefois plus de vingt fois sans s'arrêter. Après une minute au plus, l'hystérique retombe épuisée, meurtrie. »

En vérité, les détails fournis par la sainte sur sa crise ressemblent-ils à cette description ?

Il est vrai que certains auteurs font de l'attaque une description moins effrayante. Nous devons les citer encore :

« Au moment où la crise commence, disent Legrand du Saulle, Pîtres, etc., l'hystérique pousse un ou plusieurs cris, cris très différents du cri isolé, rauque, sinistre de l'épileptique, qui annoncent la perte de la connaissance, ou elle prononce quelques paroles entrecoupées : J'étouffe ! j'étouffe ! maman ! maman ! et elle tombe de son haut si elle n'est soutenue. Toutefois, la crise qui suit le cri n'est pas aussi subite que dans l'épilepsie. La malade a le temps de choisir la place où elle va choir ; elle se fait rarement mal, et n'est pas exposée, comme l'épileptique, à se brûler en tombant dans le feu. Cela s'explique si l'on songe que dans l'attaque d'hystérie commune la perte de connaissance est rarement aussi complète que dans le mal caduc et jamais aussi brusque... Si la crise est grave, la perte de connaissance est aussi complète que dans l'épilepsie. La malade ne sent plus rien, n'entend plus rien, ne peut plus agir spontanément, et, quand elle reprend connaissance, ne se rappelle plus rien de ce qui s'est passé en elle et autour d'elle. A ce moment, la suffoca-

tion est à son maximum, et l'aspect général exprime cette angoisse et cette souffrance que cause la perte ou la gêne extrême de la respiration et qui peut aller jusqu'à la menace de l'asphyxie. La figure est gonflée, injectée, très colorée ; elle garde cependant son expression habituelle, et en cela elle diffère de celle de l'épileptique, qui a un aspect particulièrement repoussant. Cette période est en général très courte, et bientôt surviennent les contractures musculaires et les convulsions. »

Cette description de la période épileptiforme, sans être aussi sombre que la précédente, est encore loin de coïncider avec celle de la Sainte. La Sainte dit-elle qu'elle a poussé un ou plusieurs cris ? qu'elle a prononcé des paroles entrecoupées ? qu'elle est tombée de son haut ? que sa figure a été gonflée, injectée, ou avait quelque chose d'effrayant ? que l'écume lui est venue à la bouche ?... Non. Tous ces détails font absolument défaut. Il n'y en a qu'un qui reste, la perte de la connaissance avec léthargie ou mort apparente. Est-ce que ce seul symptôme est exclusif à l'attaque hystérique ? Non. On le trouve dans plusieurs autres maladies, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Le Dr Péralès n'est donc nullement fondé à affirmer que la crise de la Sainte fut une crise hystérique, parce que, dit-il, elle a été accompagnée du signe caractéristique de mort apparente.

La léthargie n'est pas un signe caractéristique de la crise hystérique. « L'attaque de sommeil est une des formes *irrégulières* de l'attaque hystérique. Elle ne se présente pas toujours. En outre, dans l'attaque de sommeil, le pouls est normal, rarement ralenti ou accéléré — température 38°5, dit Charcot. » (*Traité de médecine* publié sous la direction de CHARCOT. Paris 1864.)

Or, si l'attaque de sommeil est une des formes irrégulières de l'attaque hystérique, quelle donnée fournit-on pour en doter sainte Thérèse ? Aucune.

On invoque l'autorité de Charcot. Mais c'est précisément ce docteur que nous venons de citer.

Don Arturo Péralès insiste en disant que, dans cette crise, Thérèse a été privée de la respiration et presque du pouls. Thérèse dit, en effet, qu'à plusieurs reprises elle passa pour morte. Le P. Ribéra et Yépès, évêque de Tarrazone, affirment

que le père de la Sainte reconnaissait le pouls et se refusait à croire que sa fille bien-aimée fût morte. Le pouls était donc très faible. Or, Charcot dit que « dans l'attaque de sommeil, le pouls est *normal, rarement ralenti* ou *accélééré*. » La Sainte aurait donc été dans l'exception. Pourquoi alors en faire à tout prix une hystérique qui ne ressemble pas aux autres ?

Il y a lieu de s'étonner en outre que don Arturo Péralès, qui se plaît à citer M. Richer sur l'attaque de léthargie, trouve la ressemblance la plus parfaite entre le récit de la Sainte et l'exposition de la maladie faite par ce docteur. « Comme on le voit, dit-il, il ne manque en sainte Thérèse aucune des données que je viens de fournir. »

Et cependant, avant la crise, il n'y avait pas eu diverses attaques hystériques, comme cela arrive généralement, dit ce docteur. M. Péralès convient lui-même que c'était la première. Il n'y a pas eu, non plus, convulsion tonique des muscles, puisqu'il s'agit de contractions permanentes.

On objecte encore, je le sais, les morsures à la langue qui s'observent parfois dans les cas d'hystéro-épilepsie. Mais ces morsures à la langue s'observent également dans les cas de simple épilepsie et d'éclampsie, en même temps que la perte de connaissance. C'est là un symptôme qui n'est pas particulier à la grande hystérie. On ne saurait donc le regarder comme probant. En outre, ce symptôme est très rare. C'est seulement un *accident possible* de la crise hystérique, dit le *Traité de Médecine* cité plus haut.

Nous nous croyons donc autorisé à dire qu'on ne trouve pas en sainte Thérèse les caractères distinctifs de l'hystérie à l'état de crise grave avec convulsions.

#### § V.— *On ne trouve pas en Thérèse les signes caractéristiques qui suivent la crise hystérique.*

1° L'immobilité du corps est, avec la rigidité, un des cas assez fréquents que l'on a constatés après la crise de grande hystérie.

Mais cette immobilité était-elle jointe chez Thérèse à la

rigidité des membres? Rien dans le texte de la sainte ne le laisse supposer.

Il s'agirait donc ici d'une exception. Mais d'après le texte lui-même, si le corps est immobile, c'est qu'il est tout endolori, comme blessé, *lastimado*. Le Dr Péralès eût bien fait de nous expliquer ce symptôme sur lequel il garde un silence absolu.

2° La Sainte était toute roulée sur elle-même comme un peloton. C'est là, conclut victorieusement don Arturo Péralès, un signe consécutif à l'attaque de grande hystérie.

Remarquons ici ce que dit le *Traité de médecine* publié en 1894, sous la direction de M. Charcot : « La phase de résolution est souvent traversée par des spasmes, des contractures passagères, des secousses généralisées qui soulèvent les malades et les ramassent en boule. Les paupières sont souvent animées de vibrations rapides... » Est-ce là ce qui est arrivé à Thérèse? Où trouve-t-on dans son récit ces spasmes, ces contractures passagères, ces secousses généralisées qui soulèvent les malades et les ramassent en boule? Ses paupières ont-elles été animées de vibrations rapides? Non. Tout se passe au contraire, du moins le récit donne lieu de le supposer, avec lenteur et progression. De même qu'avant la crise, la pauvre malade se consumait lentement, de même après la crise, sur laquelle d'ailleurs nous n'avons que des détails très succincts, elle ne revint que lentement à recouvrer quelque peu de force.

En outre, il ne s'agit pas dans le cas qui nous occupe de contractures passagères, comme nous l'avons déjà fait remarquer avec le Dr Imbert, mais de contractions permanentes; c'est là un signe qui dénote une maladie de tout autre nature que l'hystérie. Malgré tout, le Dr Péralès n'hésite pas à dire :

« Il ne manque, en sainte Thérèse, aucun des symptômes que je viens de signaler. »

3° Le Dr Péralès s'applique ensuite à faire ressortir la prétendue hyperesthésie qui aurait suivi l'attaque. Pendant huit mois, on ne peut remuer la Sainte qu'à l'aide d'un drap que deux personnes tiennent chacune par une extrémité, mais sa paralysie dura trois ans. Ce sont là, dit le Dr Péralès, des conséquences évidentes de la grande hystérie.

Mais peut-il ignorer que cette sensibilité excessive et cette paralysie peuvent provenir d'une autre cause que de l'hystérie? Est-ce que par exemple, la faiblesse excessive de la malade n'est pas suffisante à expliquer cet état? Est-ce que les remèdes administrés intempestivement à un corps trop faible, et cela pendant un mois, n'étaient pas de nature à produire non seulement la perte de connaissance, mais une irritation du système nerveux et la paralysie? La Sainte dit elle-même : « Voyant le triste état où m'avaient réduite les médecins de la terre. » Elle n'attribue point à son mal le triste état où elle se trouve, mais bien aux médecins de la terre, qui n'y comprennent rien. Ce triste état, c'est-à-dire huit mois de souffrances aiguës dans tout le corps et trois ans de paralysie, provenait d'une médication trop forte pour sa complexion, comme la Sainte le déclare elle-même, et non d'un tempérament hystérique ou d'une attaque d'hystérie.

De plus, puisque M. le D<sup>r</sup> Péralès s'appuie sur l'autorité de M. Richer. pourquoi donne-t-il l'hyperesthésie comme la suite la plus manifeste de l'attaque hystérique? M. Richer, en effet, qui s'étend cependant assez longuement dans ses descriptions sur une foule de cas hystérique, ne signale que deux cas de ce genre. L'hystérie peut donc exister sans hyperesthésie. C'est même ce qui est le plus ordinaire. D'un autre côté, et nous tenons à le faire remarquer, l'hyperesthésie peut avoir lieu sans qu'il y ait hystérie. Le D<sup>r</sup> Péralès a donc cité d'une façon trop incomplète les auteurs sur lesquels il s'appuie et il leur fait dire ce qu'ils n'ont pas dit.

Jusqu'à ce moment, nous nous sommes appliqué à suivre pas à pas les assertions du D<sup>r</sup> Péralès pour les réfuter et montrer combien elles manquent de fondement au point de vue médical. Il a cité des docteurs qui passent pour compétents dans la question de l'hystérie. Nous avons voulu le combattre par ces mêmes docteurs.

---

### *Opinion de M. le D<sup>r</sup> Goix*

Il ne nous appartient pas de déterminer quelle fut la maladie spéciale dont souffrit la Sainte. Mais qu'il nous soit permis d'insérer ici la conclusion d'un rapport fait sur cette maladie par le docteur Goix, devant la société de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, aux séances du 5 décembre 1885, 6 février, 5 mars 1886, à Paris. Nous le devons à la complaisance de l'auteur lui-même.

M. le docteur Goix se propose, dans son rapport, de réfuter le mémoire du P. Hahn. Voici ses conclusions que nous sommes heureux de reproduire :

« Le docteur Goix communique à la société un travail sur *la Maladie de sainte Thérèse*.

« Dans une première partie, après avoir rappelé que cette question a été soulevée récemment par le R. P. Hahn dans son mémoire sur *les Phénomènes hystériques et les Révélations de sainte Thérèse*, l'auteur expose les faits et cherche à reconstituer l'observation clinique de la maladie de sainte Thérèse d'après les documents historiques qu'il a pu consulter (*Œuvres et Lettres de sainte Thérèse, Acta S. Teresiæ* des Bollandistes, *Vie de sainte Thérèse*, par Ribéra). Il s'attache surtout à donner une énumération complète des symptômes, ainsi qu'à bien déterminer leur époque d'apparition, leur durée et leurs rapports.

« Dans la deuxième partie de son travail, l'auteur examine l'opinion du P. Hahn, qui admet l'hystérie et même l'hystéro-épilepsie, mais avec cette importante restriction que sainte Thérèse s'éloigne complètement du type ordinaire des hystériques, au point de vue intellectuel et moral.

« Il repousse le diagnostic hystérie et lui fait les quatre objections suivantes :

« 1<sup>o</sup> Contrairement à l'assertion du R. P. Hahn, sainte Thérèse ne décrit pas « trait pour trait la grande attaque hystérique ». Les symptômes invoqués ici n'existaient pas en réalité, comme la boule hystérique, les convulsions imitant le paroxysme de la rage, etc... ou bien n'étaient nulle-

ment contemporains les uns des autres, en sorte qu'il est arbitraire de les réunir et de les considérer comme les éléments d'une attaque hystéro-épileptique.

« 2° Les phénomènes nerveux (convulsions, coma, contracture, paralysie) mentionnés dans le récit de sainte Thérèse existent dans bien d'autres maladies que l'hystérie. La seule considération de ces symptômes est donc impuissante à justifier le diagnostic hystérie. D'ailleurs, sainte Thérèse décrit nettement l'attaque hystérique dans un passage du *Château intérieur* : Soupirs, sanglots, boule hystérique, convulsion, tout est indiqué (1). Or, elle fait suivre ce passage de cette importante réflexion : « *N'ayant rien éprouvé de tel*, je n'en saurais rien dire. » Sainte Thérèse témoigne donc elle-même qu'elle n'a jamais eu d'attaque d'hystérie.

« 3° L'hystérie est une maladie qui frappe à la fois le physique et le moral du patient. Or, si sainte Thérèse fut malade physiquement, elle ne présenta jamais l'état mental caractéristique de l'hystérie. Bien plus, elle se distingue complètement du type ordinaire des hystériques par la trempe vigoureuse de son esprit et l'énergie patiente de sa volonté, comme l'écrit d'ailleurs et le démontre très bien le R. Père Hahn.

« 4° La fièvre et la cachexie, si elles peuvent exister dans l'hystérie, en constituent néanmoins des manifestations rares. Sainte Thérèse se distingue encore à cet égard du type ordinaire des hystériques par la fièvre qu'elle signale en même temps que ses convulsions, et aussi par la rapidité avec laquelle se montra la cachexie, quelques mois seulement après le début des convulsions.

Dans la troisième et dernière partie de son travail, l'auteur établit d'abord un fait méconnu par le P. Hahn, savoir que sainte Thérèse fut manifestement atteinte d'impaludisme, et

(1) Voici textuellement le passage auquel M. le docteur Goix fait allusion : « J'ai dit, ce me semble, que les contentements spirituels, étaient quelquefois excités en partie par nos passions et produisaient en nous un certain trouble ; ils font pousser des soupirs et des sanglots ; ils vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, causer des mouvements extérieurs, dont on ne peut se défendre, faire couler le sang par les narines, et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurais rien dire. *Quatrièmes Demeures*, chap. 11. »

qu'elle eut de fréquents accès de fièvre intermittente pendant toute sa vie, notamment à l'époque même où elle présenta des phénomènes nerveux.

« L'auteur recherche ensuite quel rapport il y a entre les symptômes nerveux et l'impaludisme, dont il vient d'établir l'existence chez sainte Thérèse. Après avoir démontré que tous les phénomènes signalés par la sainte dans son récit peuvent se rencontrer dans l'impaludisme, il termine en disant :

« Ma conclusion est que la maladie dont souffrit sainte Thérèse vers l'âge de vingt et un ans fut l'expression morbide, non pas de l'hystérie, mais bien de l'impaludisme. L'impaludisme est la seule entité nosologique qui puisse rendre compte de tous les symptômes présentés par sainte Thérèse. »

« La société de Saint-Côme, adhérant en général aux conclusions formulées dans le travail de M. le docteur Goix, estime que sainte Thérèse a souffert, en effet, comme elle le raconte, d'un état de nervosisme grave, dont la cause peut être attribuée probablement à une cachexie d'une origine palustre à laquelle est venue s'ajouter la cachexie anémique.

« On ne peut conclure de l'énoncé des faits relatés dans la vie de sainte Thérèse que la névrose, dont elle a été atteinte, soit l'hystérie classique. »

Après cet exposé de M. le docteur Goix et la conclusion formulée par les membres de la société de Saint-Côme, on comprendra aisément que nos assertions personnelles n'ont rien d'exagéré. Nous ne saurions évidemment définir le caractère précis de la maladie dont a souffert sainte Thérèse, mais, à la suite des illustres docteurs qui composent la société de Saint-Côme, nous disons : « On ne peut conclure de l'énoncé des faits relatés dans la vie de sainte Thérèse, que la névrose dont elle a été atteinte soit l'hystérie classique. »

---

## SECONDE PARTIE

---

### *Réfutation par le texte de la sainte, le témoignage et la théologie.*

Le docteur Péralès est allé plus loin dans sa thèse. Il cherche à démontrer par les textes de la sainte, qu'elle était hystérique. Nous devons le suivre sur ce nouveau terrain.

Il est catholique et rempli d'admiration pour l'illustre réformatrice. Puisqu'il était dans de telles dispositions, il y a lieu de se demander pourquoi il laisse de côté certains détails absolument authentiques que nous allons reproduire afin d'élucider cette question.

Le docteur s'appuie sur le témoignage même de sainte Thérèse. Examinons ce témoignage et voyons s'il favorise tant soit peu la thèse du docteur.

---



## CHAPITRE PREMIER

---

THÉRÈSE ÉTAIT-ELLE HYSTÉRIQUE AU POINT DE VUE PHYSIQUE ?

### § I. — *Que dit-elle de la cause de sa maladie ?*

Elle dit au chapitre v de sa *Vie* :

« Il y avait alors dans le monastère une religieuse qui souffrait d'une maladie très grave et très pénible. Des obstructions lui avaient occasionné au ventre de grandes plaies béantes par où elle rejetait toute nourriture. Elle ne tarda pas à succomber. Mais, tandis que toutes les autres religieuses me semblaient redouter son mal, je portais la plus grande envie à sa patience. Je suppliai le Seigneur, s'il m'accordait cette vertu au même degré, de m'envoyer toutes les infirmités qu'il lui plairait. Aucune, ce me semble, ne m'eût effrayée, tant j'étais résolue de gagner à tout prix les biens éternels. Je suis étonnée moi-même de ces dispositions, car je ne possédais pas encore cet amour de Dieu dont j'ai été animée depuis que je me suis adonnée à l'oraison. C'était une lumière qui me montrait le peu de valeur de tout ce qui passe et me dévoilait comment, en méprisant tous les biens d'ici-bas, on peut se procurer des trésors du plus haut prix et éternels. Le Seigneur daigna exaucer ma prière. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées que j'étais atteinte d'un mal, bien différent sans doute de celui dont je viens de parler, mais non moins douloureux ni pénible. Il me dura trois ans, comme je vais le raconter maintenant. »

Ce passage est assez catégorique. Le docteur Péralès, qui accorde volontiers à la sainte tant de perspicacité quand elle décrit ses maladies, qui la reconnaît en outre incapable de tromper, sera forcé d'avouer que ces paroles battent en brèche la thèse qu'il a soutenue. La sainte a souffert de cette maladie qui a duré trois ans, *parce qu'elle l'avait demandé*. « Le Seigneur, dit-elle, daigna exaucer ma prière. » Donc, la crise n'a pas pour cause les prédispositions à l'hystérie, ni un tempérament tout entier hystérique, mais la prière. La sainte, sans doute, nous l'avons reconnu, dit que le changement de vie et de nourriture altéra sa santé. Mais ce ne fut là qu'une cause secondaire. Les médecins d'Avila ne comprirent rien à son mal, et peut-être l'ont-ils aggravé. L'empirique lui administra des remèdes trop forts pour sa complexion. Encore des causes secondaires. La cause vraie, la cause première est celle que la sainte exprime en ces termes formels et explicites : « Le Seigneur daigna exaucer ma prière... Il m'envoya un mal qui dura trois ans. »

Donc ce mal, elle ne l'avait pas. Elle n'en avait porté jusqu'alors ni les germes ni les symptômes.

## § II. — *Que dit sainte Thérèse sur sa maladie elle-même et sur sa grande crise ?*

Ce mal n'était-il pas l'hystérie ? Après tout ce que nous avons dit, comment pourrait-on l'affirmer ? Où trouver en cette Sainte les symptômes de l'hystérie décrits par les docteurs : l'aura psychique, l'aura sensitive, l'aura abdominale, la boule hystérique, les zones hystérogènes, le clou hystérique ? Où trouver en elle les périodes de l'attaque : période épileptiforme, période clownique ?... Où trouver en elle toutes ces particularités bizarres, effrayantes, répugnantes qui caractérisent les symptômes et les périodes ? En vérité, tout ce cortège humiliant pouvait-il être l'effet de la prière ? Pouvait-il être une grâce du Seigneur ? Car, l'hystérie dont on prétend que Thérèse a été affectée, n'était pas l'hystérie à un degré minime, mais *la grande hystérie*. Le docteur Péra-

lès a-t-il pressenti tout ce que sa thèse pouvait avoir d'inconvenant et d'offensant pour la vierge d'Avila?

Autre remarque. La sainte dit que sa maladie dura trois ans. Le docteur Péralès affirme, au contraire, que Thérèse a souffert de l'hystérie jusqu'à la fin de sa vie. Qui devons-nous croire?

Mais la crise elle-même ne fut-elle pas une attaque de grande hystérie? Ici encore interrogeons la sainte elle-même. Elle va nous renseigner.

Voici ce que le P. Ribéra, de la Compagnie de Jésus, a écrit dans la *Vie* de la bienheureuse mère :

« Au bout de quatre jours, elle revint à elle-même. Or, des personnages recommandables par leur autorité, leur vertu, leur véracité, en qui j'ai toute confiance, parce que je les connais très bien et que je les sais incapables de mentir, m'ont dit avoir entendu de la bouche même de Thérèse ce qui suit : « Pourquoi m'avez-vous appelée? J'étais au ciel; « j'avais vu en esprit l'abîme de l'enfer; mon père et mon « amie, Jeanne Suarez, religieuse de l'Incarnation, feront « leur salut par mon intercession. J'ai vu aussi les monas- « tères que je dois fonder et ce que je ferai dans l'Ordre. J'ai « vu encore combien d'âmes se sauveront par mes mérites. Je « mourrai en odeur de sainteté, et mon corps, avant d'être « inhumé, sera recouvert d'un drap d'or. » Cependant, il faut avouer que la bienheureuse mère avait coutume de répondre, chaque fois qu'on la questionnait sur cette vision, que c'était là un effet du rêve ou du délire. Ayant ensuite appris que son père s'était trouvé présent et l'avait entendue, elle était toute confuse d'avoir dit toutes ces choses devant un homme aussi grave que lui. Mais les personnes dont j'ai parlé comprenaient très bien que la bienheureuse mère voulait par là dissimuler la réalité de la vision. Car tout ce qu'elle a prédit alors s'est réalisé, comme le lecteur pourra le voir. En l'année 1587, j'assistai à un sermon que le P. Dominique Bagnès, professeur de théologie à Salamanque, prêchait pour une solennité dans l'église des Carmes-Déchaussés, et je l'entendis affirmer qu'ayant été confesseur de Thérèse pendant plusieurs années, il avait appris d'elle-même que, durant ces quatre jours où elle fut sans connaissance et comme morte, le Sauveur lui avait montré les peines

de l'enfer. Enfin, affirma-t-il encore, Thérèse disait à sa sœur Jeanne de Ahumada qu'elle eût bien désiré demeurer là où elle était, et ne plus revenir en ce monde, car elle était alors en bon chemin. »

Yépès, évêque de Tarrazone, qui a connu la Sainte pendant plus de quatorze ans, qui a été son confesseur, nous raconte au livre I<sup>er</sup>, chap. VI, de la *Vie* de Thérèse, la même vision dans les termes suivants : « Au bout de quatre jours de crise, elle revint à elle-même, et elle dit : « Pourquoi m'a-t-on « appelée ? J'étais au ciel ! Mon père et Jeanne Suarez, mon « amie, religieuse de l'Incarnation, doivent se sauver par mes « prières. J'ai vu les monastères que je dois fonder et ce que « je dois faire dans l'Ordre, ainsi que les âmes que je dois « sauver en grand nombre. Je dois mourir en odeur de sain- « teté et, à ma mort, mon corps serait recouvert d'un drap « d'or. »

« Il est vrai, chaque fois qu'on lui parlait de cette vision, la mère disait que c'était de la folie et du délire et elle était toute confuse d'avoir fait connaître en public ce qu'elle avait vu. Les faits ont bien montré plus tard que cette vision n'était ni un rêve ni du délire, mais une grâce et une révélation de Dieu. C'était aussi la persuasion de la Sainte. Toutefois, pour dissimuler cette faveur, elle avait coutume de dire que c'était du délire. Son confesseur, le savant Dominique Bagnès, religieux de l'ordre du glorieux saint Dominique, et professeur de théologie à Salamanque, prêchant un jour au collège des Carmes-Déchaussés de cette ville, en l'année 1587, dit que la Sainte, pendant sa crise, avait vu l'enfer. Pour moi, je sais d'une manière certaine qu'elle a vu les autres choses dont il a été question. Et comme preuve de cette vision merveilleuse, il suffit de constater que les faits annoncés se sont réalisés. »

Le P. Ribéra, le P. Dominique Bagnès, Yépès, évêque de Tarrazone, sont des personnages d'une autorité incontestable. Ils sont contemporains de la Sainte ; ils ont été ses confesseurs. Tous les trois se distinguent autant par leur sainte vie que par leur science. Leur témoignage ne saurait donc être révoqué en doute.

Or, nous le demandons encore une fois, est-il possible d'assimiler la crise où Thérèse demeura pendant quatre

jours privée de connaissance à l'attaque de la grande hystérie? Quand l'âme va être favorisée de dons exceptionnels, est-ce que le corps exécute les mouvements les plus bizarres et les plus désordonnés? Quand l'âme reçoit des faveurs extraordinaires du ciel, les attitudes que le corps prend alors sont-elles celles d'une attaque de *grande hystérie*?

Un incrédule, un rationaliste quelconque sourira sans doute de ce raisonnement. Libre à lui! Qu'il en prenne à son aise. Mais ce n'est pas à lui que nous nous adressons. Nous avons devant nous un médecin qui se dit catholique, nous avons le droit de faire appel à ses sentiments catholiques. Nous le voyons reconnaître l'influence surnaturelle divine jusque dans les maladies de sainte Thérèse, nous avons le droit de nous servir des mêmes armes pour le combattre. Puisque c'est sur les paroles de la Sainte qu'il s'appuie pour faire d'elle une hystérique, c'est sur le même témoignage que nous voulons nous appuyer pour prouver qu'elle ne le fut pas.

### § III. — *Que dit sainte Thérèse sur les suites de sa crise?*

Le Dr Péralès affirme que sainte Thérèse, après sa crise, souffrit toujours de l'hystérie commune, parce que, dit-il, elle eut de grandes infirmités, des vomissements tous les jours pendant vingt ans, des fièvres double-quartes... toutes choses qui caractérisent l'état habituel des hystériques.

Que le docteur nous permette de lui dire qu'il cite mal la sainte. Elle dit en effet : « Bien que guérie de la grave maladie dont j'ai parlé, j'ai toujours eu jusqu'à présent des infirmités, et même de bien grandes. » Si la sainte a été guérie de sa grave maladie, les autres infirmités qu'elle a eues ensuite ne sont donc pas des conséquences de sa grave maladie. Elle ne les regarde nullement d'ailleurs comme telles, ainsi que nous le verrons plus loin.

Cette réflexion nous amène à parler d'un fait dont le Dr Péralès ne parle point. Sainte Thérèse, en effet, après avoir dit que sa maladie lui dura trois ans, raconte comment elle en fut guérie miraculeusement par l'intercession de saint Joseph.

« Me voyant donc si percluse, dit-elle au chapitre vi de sa *Vie*, à un âge si jeune encore, et considérant l'état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de recourir aux médecins du ciel pour obtenir ma guérison... Je commençai donc à faire célébrer le saint sacrifice de la messe, je récitai certaines formules de prières très approuvées... Je pris pour avocat et pour patron le glorieux saint Joseph et me recommandai à lui avec ferveur. J'ai vu clairement que c'était lui mon père, mon protecteur, qui m'avait guérie de cette infirmité, comme il m'a tirée de dangers plus grands encore qui menaçaient mon honneur et le salut de mon âme. Il m'accordait plus de biens que je ne savais lui en demander. Je ne me souviens pas lui avoir rien demandé jusqu'à présent qu'il ne me l'ait accordé... » Et elle continue à exalter les droits de saint Joseph à sa reconnaissance.

Le docteur a-t-il ignoré cette déclaration solennelle de la sainte ? Nous insistons sur ce point. Car c'est à partir de ce moment que Thérèse se mit à propager le culte de saint Joseph qui, grâce à elle, a pris une extension si merveilleuse. Ce fait constitue une date historique.

La Sainte a donc été guérie de sa maladie. Mais il n'en demeure pas moins vrai qu'elle a beaucoup souffert ensuite, comme elle le raconte elle-même. Ces infirmités, toutefois, ne doivent pas avoir de connexion avec la maladie précédente, sans quoi saint Joseph n'aurait pas fait un grand miracle et la Sainte se serait étrangement abusée en lui attribuant une guérison qui n'aurait pas eu lieu. Elle aurait en outre étrangement induit en erreur les fidèles en leur recommandant les pouvoirs merveilleux de saint Joseph.

Aussi les souffrances dont parle Thérèse doivent être attribuées à une cause distincte de sa grande maladie.

De même qu'avant cette grande maladie, elle avait déjà souffert par suite du changement de vie et de nourriture, de même après le miracle de saint Joseph, elle porta avec elle un cortège de souffrances qui l'accompagna jusqu'à la tombe. « Je n'ai jamais eu que bien peu de santé », dit-elle elle-même.

De là il résulte qu'on n'est nullement fondé à considérer toutes ces infirmités comme une conséquence nécessaire de la prétendue attaque hystérique, ou d'un tempérament tout entier hystérique. Si la Sainte a dit vrai, en faisant la des-

cription de sa maladie, pourquoi n'aurait-elle pas dit vrai, en indiquant la cause et la guérison merveilleuse, miraculeuse de cette maladie ? Si on lui reconnaît un grand esprit d'observation en toutes choses, pourquoi le lui refuse-t-on dans le cas dont il s'agit ?

On nous cite, il est vrai, le prologue du livre des *Demeures*, où la Sainte annonce que depuis trois mois elle entend dans sa tête un bruit si grand et y éprouve une telle faiblesse qu'elle a peine à écrire. — On cite en outre le passage du chapitre I<sup>er</sup> des *IV<sup>es</sup> Demeures* où la Sainte, faisant allusion à ce qu'elle disait dans son Prologue, déclare qu'elle entend dans sa tête comme le bruit de plusieurs grandes rivières dont les eaux tombent en cascades, d'une foule de petits oiseaux qui chantent, et de sifflements. — Mais la Sainte ajoute que ce bruit ne frappe pas l'ouïe, et qu'il s'entend dans la partie supérieure de la tête, là où réside la partie supérieure de l'âme...

« Plaise à Dieu, ajoute-t-elle, que je me rappelle d'en exposer la cause dans les *Demeures* suivantes ! »

Cette dernière phrase aurait dû éveiller l'attention du docteur.

De même que la Sainte a indiqué la cause de sa grande maladie de trois ans, de même aussi elle a indiqué la cause de toutes les souffrances qu'elle a endurées depuis le miracle opéré par saint Joseph. Elle s'est en effet rappelé de l'indiquer au chapitre 1<sup>er</sup> des *VI<sup>es</sup> Demeures* (1). Voici ce passage :

« Lorsqu'on est dans cet état, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies. Si les douleurs qu'on éprouve sont aiguës et si elles se font sentir dans leur plus grande intensité, je ne crois pas qu'il soit possible d'endurer une plus grande souffrance sur la terre. Je parle, bien entendu, de souffrances extérieures, quelque nombreuses qu'elles soient, car elles bouleversent si bien l'intérieur et l'extérieur que l'âme ne sait plus que devenir, et elle aimerait mieux

(1) Déjà, d'ailleurs, la sainte avait dit, au chapitre II des *IV<sup>es</sup> Demeures* :

« C'est par nos pensées, par la considération des œuvres de Dieu, par le travail de notre entendement que nous obtenons ces contentements et ces goûts. Ils sont le fruit de notre industrie et de nos efforts ; de là procède le bruit dont j'ai parlé. »

endurer immédiatement un martyr quelconque que de se voir en proie à ces excessives douleurs. A la vérité, quand elles arrivent à un tel excès, elles ne durent pas longtemps. D'ailleurs, Dieu, qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, commence alors par donner la patience. Mais s'il ne soumet que pour peu de temps à un pareil martyr, il envoie d'autres douleurs fort grandes qu'on endure habituellement et il éprouve par des maladies et des infirmités de diverses sortes. *Je connais une personne qui, depuis quarante ans, reçoit de Notre-Seigneur les grâces dont j'ai parlé et qui, dans ce long intervalle, n'a jamais passé un jour sans souffrir et sans éprouver divers maux. Je veux dire qu'elle a eu peu de santé et a enduré de fort grandes épreuves.* »

Or, nous le demandons au Dr Péralès, de qui parle la sainte dans ce passage ? Evidemment d'elle-même. Impossible de le méconnaître.

La Sainte déclare que Notre-Seigneur envoie d'ordinaire à l'âme qui est en cet état de *grandes maladies*. Ici elle fait allusion à sa maladie de trois ans. Puis elle ajoute que si Notre-Seigneur ne soumet que pour peu de temps à un pareil martyr, il envoie d'autres douleurs fort grandes qu'on endure habituellement, et éprouve par des maladies et infirmités de diverses sortes. Cette personne qui depuis quarante ans (1) passe partant d'infirmités, c'est la Sainte. Elle écrivait ces lignes en 1577. C'est donc en 1537 qu'elle reçut de Notre-Seigneur cet apanage de souffrances mystérieuses qui l'ont toujours accompagnée. Or, à cette date de 1537, la Sainte avait vingt-deux ans (2).

(1) C'est là un chiffre rond qui évidemment peut permettre une certaine latitude.

(2) Notons en passant que, l'année de son noviciat, elle fut exempte de souffrances. L'année suivante seulement, elle eut des défaillances et le mal de cœur. Elle était souvent sur le point de s'évanouir, parfois même il y avait perte de connaissance. C'est deux ans après son noviciat ou son entrée au monastère qu'elle fut assaillie d'un mal qui lui dura trois ans. D'après Yépès (*Vie de la Sainte*, livre I, chap. vi), la sainte fut guérie à l'âge de vingt-trois ans ; il y avait cinq ans qu'elle était religieuse. Elle serait donc entrée au couvent de l'Incarnation à l'âge de dix-huit ans. Au chapitre VIII, il dit que, d'après le Père Ibagnès, la sainte entra au couvent à dix-neuf ans. D'après Julien d'Avila, elle n'y entra qu'en 1535, à l'âge de vingt ans. (*Vie de la Sainte*, chap. II et chap. III.) Plus

Elle était entrée au couvent de l'Incarnation en 1534 ou 1535. L'année de 1537 semble donc, d'après ce que nous avons dit plus haut, être à peu près celle où, poussée par Dieu lui-même, elle demanda des souffrances et fut exaucée. Voilà pourquoi Dieu lui a envoyé d'abord sa grande maladie en lui accordant en même temps une patience extraordinaire. Voilà pourquoi après l'avoir guérie de cette grande maladie, grâce à l'intercession de saint Joseph, il lui a envoyé d'autres douleurs fort grandes qu'elle endurait habituellement, et l'a éprouvée par des maladies et infirmités de diverses sortes.

Les souffrances de sainte Thérèse ne sont donc point des souffrances ordinaires. Elles sont, comme disent les théologiens, des souffrances mystiques.

Le P. Philippe de la Sainte-Trinité, un des plus illustres religieux de la Réforme du Carmel, dit en effet : « Les maladies, les infirmités et les douleurs corporelles font presque toujours partie de la purification sensible des âmes que Dieu élève à une haute perfection (1).

D'après M. l'abbé Ribet (2), un des signes, de tous le plus admirable et le moins suspect de la provenance surnaturelle d'une maladie, sont les effets qui en résultent. Dans ces sortes d'infirmités, tandis que le corps est torturé et broyé, l'âme surabonde souvent de consolations et de lumière ; toujours de force et d'énergie. Il ne suffit pas, pour qu'on puisse conclure au caractère mystique de la maladie, que le patient supporte le mal avec résignation ou même avec joie ; les effets dont nous parlons doivent être éclatants et dépasser les proportions ordinaires du calme et de la patience communes. La marque la plus sûre est une proportion croissante entre les douleurs du corps et les grâces extraordinaires de l'âme. »

Le P. Antoine du Saint-Esprit (3) dit : « La purification pas-

loin, au même chapitre III, parlant des souffrances de la sainte, il dit qu'elle n'avait que vingt ans à l'époque de sa grande maladie.

Notre but en ce moment n'est pas d'éclaircir ce point obscur ; il ne touche notre sujet que d'une manière secondaire.

(1) PHILIPPUS A SS. TRIN., *Summa theologiæ mysticæ*, p. 1, trait. III, d. II, a. v.

(2) RIBET, *la Mystique divine*, t. II, p. 439.

(3) ANTONIUS A SPIRITU SANCTO, O. carm. disc. *Directorium mysticum*, trait. II, dip. v, sect. III.

sive de la partie sensitive se fait aussi par la privation des biens du corps. Souvent, en effet, Dieu envoie des infirmités à ses élus, comme il le fit pour Job et notre mère sainte Thérèse. »

Le P. Philippe de la Sainte-Trinité (1) affirme, lui aussi, que Dieu envoie souvent à ses élus des maladies ou des infirmités pour les purifier de leurs fautes et les sanctifier. « Nous lisons, dit-il, comment Dieu a affligé notre mère sainte Thérèse de maladies cruelles et presque continuelles pour la retirer du commerce des créatures, où elle aurait rencontré une foule de dangers, et pour la purifier de ses fautes. »

Comme on le voit, ces auteurs, et nous pourrions ajouter tous les auteurs mystiques, sont unanimes à reconnaître le côté merveilleux des souffrances physiques endurées par les saints. Quant aux souffrances, infirmités, maladies endurées par sainte Thérèse, elles sont évidemment voulues de Dieu pour sa sanctification. Ce ne sont pas seulement le P. Antoine du Saint-Esprit et le P. Philippe de la Sainte-Trinité qui l'affirment; c'est la Sainte elle-même. Elle dit, en effet, après le passage que nous avons cité du chapitre 1, *Sixièmes Demeures* : « Mais elle considérait tout cela comme peu de chose lorsqu'elle voyait que, par ses grandes infidélités, elle avait mérité l'enfer. Dieu conduira par d'autres chemins les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirai toujours celui de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que celui d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais à combien plus forte raison le dois-je choisir quand à ce premier avantage il s'en joint un si grand nombre d'autres ! »

Dans ce passage, la Sainte se trahit elle-même. Elle avait demandé à Dieu une grande maladie, à la condition d'avoir une patience extraordinaire. La maladie vient et fait éclater la patience de la Sainte pendant trois ans. — De même, après la guérison opérée par saint Joseph, Thérèse est éprouvée pour expier ses infidélités, pour imiter le Sauveur et purifier de plus en plus son âme.

Qu'ont à voir ces souffrances voulues positivement par Dieu pour la sanctification d'une âme avec des maladies, telles que la *grande hystérie* ?

(1) PHILIPPUS A SS. TRINITATE, *Summa theol. myst.*, t. I, p. 1, trait. III, d. II, a. v.

Le Dr Péralès rapporte le bruit que la Sainte entendait dans sa tête. Mais d'abord il aurait dû remarquer que la Sainte déclare « ne pas l'entendre par le moyen de l'ouïe ; ce bruit, elle le sent dans la partie supérieure de la tête, là où, dit-on, réside la partie supérieure de l'âme ». De plus, « ce bruit ne la distrait point de l'oraison et ne diminue en rien ni la tranquillité de son âme, ni son attention, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance ». En outre, « elle ne sait pas comment l'âme n'est point troublée de ce bruit ». Elle ajoute encore : « Cela me donne de la peine quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase, car dans l'extase, tant qu'elle dure, je ne sens aucun mal ; mais c'en serait un très grand si ce bruit m'empêchait de faire oraison. »

Après tous ces détails fournis par la Sainte, on avouera que si c'est là un symptôme de l'état habituel de l'hystérie, il s'agit d'une hystérie telle que n'en ont pas vue les Charcot et tous les docteurs de la Salpêtrière.

Le Dr Péralès cite encore un passage du chapitre xxx de la *Vie*, où la Sainte parle de ses tourments intérieurs et de ses souffrances physiques. Le tableau peut paraître sombre et fausser l'interprétation du lecteur. Qu'on nous permette de le rectifier et de le compléter. La Sainte, en effet, indique la cause de tous ces troubles et dit :

« C'était là une fausse humilité inventée par le démon pour me troubler et me jeter, s'il avait pu, dans le désespoir. — Alors il n'y a de lumière pour aucun bien ; il semble que Dieu met tout à feu et à sang. L'âme ne voit que sa justice ; elle a, il est vrai, la foi en sa miséricorde, car le démon ne peut, malgré ses efforts, la lui ravir, mais cette foi ne la console pas, loin de là. La vue de la miséricorde infinie vient augmenter son tourment... Le Seigneur, j'en ai la certitude, le veut et le permet ainsi, et il donne au démon le pouvoir de nous tenter, comme il le fit pour Job. Mais vu mon extrême misère, il ne lui permit pas de me tenter avec la même rigueur. »

C'est là ce que le Dr Péralès ose appeler encore un symptôme de l'état habituel de l'hystérie !

Relevons encore ce passage où il fait dire à la Sainte ce qui suit : « L'entendement est parfois assailli de choses si frivoles que j'en rirais dans toute autre circonstance... L'âme

n'est plus maîtresse d'elle-même, mais enchaînée; elle ne peut penser qu'à des choses folles, inutiles, insensées, uniquement faites pour l'étouffer. Aussi elle ne se possède plus elle-même. »

Tout d'abord, le docteur a omis le sujet de la phrase qui devait en changer absolument le sens. Qui cause ce trouble dans l'entendement, dans l'âme? La Sainte affirme que c'est le démon et non la maladie, comme le laisse supposer le docteur.

De plus, celui-ci termine sa citation juste au moment où la sainte indique encore la cause de cet état. Voici ce passage :

« C'est un supplice des plus cruels. On dirait que les démons s'amuse à se renvoyer l'âme comme une balle, sans qu'elle puisse échapper de leurs mains. On cherche de toutes parts un secours et Dieu ne permet pas qu'on en trouve. »

C'est encore là ce que le D<sup>r</sup> Péralès appelle un symptôme de l'état habituel de l'hystérie! Tous ces troubles, toutes ces pensées folles, inutiles proviendraient de l'hystérie! Thérèse ne se possède plus elle-même! Tout cela, folie de l'hystérie!

Nous devons reproduire au long tout le passage suivant dont le D<sup>r</sup> Péralès ne prend que quelques extraits :

« Dans cet état, la foi est, comme les autres vertus, très assoupie et engourdie. Elle n'est pas perdue, car on croit aux vérités que nous enseigne l'Eglise; mais on semble ne prononcer l'acte de foi que du bout des lèvres. L'âme est, en effet, comme pressurée et appesantie. Elle connaît Dieu pour ainsi dire comme une chose qu'elle a entendue de fort loin. Son amour est tiède; aussi en entendant parler de Dieu elle ne peut qu'écouter et regarder ce qu'on dit comme l'enseignement de l'Eglise. Mais elle n'a aucun souvenir de la charité qui l'a embrasée. Si elle se rend à l'oraison on s'enfonce dans la solitude, elle ne fait qu'augmenter ses angoisses. La peine qu'elle éprouve intérieurement sans en connaître la cause est intolérable et me semble une image des tourments de l'enfer. Je dis la vérité, et le Seigneur a daigné lui-même me la donner à entendre dans une vision. L'âme se consume elle-même dans ce feu intérieur. Elle ne sait qui a pu allumer ce feu ni le moyen qu'on a pris pour l'allumer. Elle ne sait non plus ni comment l'éviter, ni comment l'éteindre. Si elle cherche un remède dans la lecture, c'est comme si elle ne

savait pas lire. Voici même ce qui m'arriva dans une circonstance : je voulus lire la vie d'un saint pour chercher à m'en pénétrer et puiser quelque consolation dans le récit de ses souffrances. J'en lus quatre ou cinq lignes à quatre ou cinq reprises, mais bien qu'elles fussent écrites en castillan, je les comprenais moins à la fin qu'au commencement ; aussi je laissai là le livre. Le même phénomène s'est reproduit plusieurs fois, mais celui-là s'est gravé plus particulièrement dans ma mémoire.

« Si je cherche quelque soulagement dans les conversations, je ne fais qu'augmenter ma peine. Car le démon me remplit, malgré moi, de tant de colère et d'aversion que je voudrais, ce semble, être désagréable à tout le monde. Je crois faire quelque chose en me contenant, ou plutôt le Seigneur lui-même daigne alors veiller sur moi ; il m'empêche de causer le moindre préjudice au prochain et de tomber dans quelque offense.

« Parfois une seule parole du Sauveur me guérissait de tous mes maux, ou bien c'était une vision qui me faisait oublier toutes ces peines. En prenant mes délices auprès de Dieu, je me plaignais à lui et lui demandais pourquoi il me laissait endurer des tourments si cruels. Mais il les récompensait, j'en conviens, d'une manière magnifique. Presque toujours ces épreuves étaient suivies d'une grande abondance de grâces. L'âme, en effet, semble en sortir, comme l'or du creuset, plus pure, plus resplendissante, plus apte à contempler le Seigneur au dedans d'elle-même. »

Est-ce là encore un symptôme de l'état hystérique ? Est-il permis de confondre des épreuves de ce genre avec les folies ou les extravagances des hystériques ?

Enfin le docteur reproduit un passage où la Sainte dit que son entendement se livre à tant de divagations qu'il ressemble à un fou furieux, que personne ne peut enchaîner. Aussi elle se déclare impuissante à le fixer, même l'espace d'un *Credo*.

Mais pourquoi encore ici le docteur n'a-t-il pas rapporté les réflexions que fait la Sainte à ce sujet ? Nous devons compléter à ce silence (1) :

(1) Le Docteur Péralès a-t-il voulu tromper ses lecteurs, ou bien est-il parti d'une idée préconçue ?

« Parfois, dit la Sainte, j'en ris et j'ai alors l'intelligence de ma misère..., j'apprécie mieux alors quelle faveur insigne le Seigneur m'accorde quand il retient ce fou et le captive dans une contemplation parfaite. Je me demande aussi ce que diraient de moi, à la vue de ces égarements d'esprit, ceux qui me croient bonne. Je suis touchée de compassion quand je vois mon âme si mal desservie. J'ai le plus vif désir de sa liberté. Aussi je m'adresse au Seigneur et je lui dis : Quand donc, ô mon Dieu, verrai-je mon âme occupée tout entière à célébrer vos louanges ! Quand donc toutes ses puissances jouiront-elles de vous ? Ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit plus longtemps divisée, car chacune de ses facultés semble se séparer des autres. C'est là une épreuve très fréquente. Quelquefois sans doute ma mauvaise santé y est pour quelque chose. Mais je ne saurais oublier le préjudice que nous a causé le péché de nos premiers parents ; c'est lui, ce me semble, qui rend nos facultés impuissantes à jouir toutes en même temps du souverain Bien. Mes péchés personnels doivent aussi y contribuer. Car, si je ne les avais pas commis en si grand nombre, j'aurais plus d'aptitude à me fixer tout entière dans le bien. »

Ainsi donc, voilà une épreuve que le docteur met tout entière sur le compte de l'hystérie. La Sainte, comme le démontrent ses propres paroles, assigne à cette épreuve trois causes : la première, son peu de santé ; la seconde, le péché de nos premiers parents ; la troisième, ses péchés personnels. Mais il faut remarquer qu'à ses yeux les deux dernières sont les principales. La première, c'est-à-dire son peu de santé, n'exerce pas toujours son influence sur cette épreuve. Ce n'est que quelquefois, *algunas veces*. De plus, elle n'est jamais, même dans ce cas, qu'une cause très minime, *le hace harto al caso*. Inutile d'insister ici sur ce qui a été dit précédemment de la cause à laquelle la Sainte attribue son peu de santé. Mais le péché de nos premiers parents, ses péchés personnels sont d'après elle la cause habituelle et principale de cet état.

A cela, est-il besoin d'ajouter que ces extravagances de l'entendement, dont il est question ici, ne ressemblent en rien à celles des hystériques ? L'hystérique est-elle capable de se rendre un compte si minutieux du jeu de toutes ses

facultés intellectuelles et morales? N'est-elle pas un être déséquilibré, non seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue psychique? —

Et puis, pourquoi ne le dirions-nous pas en passant? peut-on, sans outrage à la grâce divine, comparer l'état d'épreuve où Dieu met une âme, qu'il veut purifier de plus en plus, à celui de la folie plus ou moins prononcée de l'hystérique? Au fur et à mesure que l'âme monte dans la perfection, il faut qu'elle s'épure. Mais avant de parvenir à être unie totalement à Dieu, elle passe par des degrés successifs. L'âme qui commence à entrer dans cette voie éprouve des difficultés de la part de ses facultés; celles-ci, en effet, comme affolées dans cet ordre transcendant que les hauts contemplatifs seuls peuvent comprendre, cherchent encore à agir selon leur coutume précédente, mais quand l'âme a réalisé de nouveaux progrès, elle tient toutes ses puissances dans le calme et les fait jouir du bonheur qui l'inonde. Sans doute, Dieu peut élever tout d'un coup une âme à cette perfection, sans la faire passer par des degrés successifs. Mais, en général, il suit la marche que nous avons indiquée.

Comme on a pu le remarquer, nous avons touché le côté psychique. Car nous devons suivre le docteur sur son terrain pour le combattre. Nous allons voir maintenant d'une manière directe si Thérèse était hystérique au point de vue psychique.

---



## CHAPITRE II

---

THÉRÈSE ÉTAIT-ELLE HYSTÉRIQUE AU POINT DE VUE PSYCHIQUE ?

M. Péralès, nous le reconnaissons, convient que Thérèse diffère beaucoup des personnes qui ont souffert de cette maladie, par ses qualités intellectuelles et morales, à cause des secours divins dont elle a été l'objet.

Remarquons tout d'abord qu'il ne démontre nullement dans l'article en question que sainte Thérèse se distingue des autres hystériques par ses qualités intellectuelles et morales.

Dans les chapitres suivants, il prouve sans doute que la Sainte n'a pas eu le phénomène de l'extase hystérique ni celui de la mélancolie hystérique et des hallucinations... Nous lui en donnons acte. Mais il ne nous prouve pas comment sainte Thérèse, soit dans la grande attaque de sa prétendue hystérie, soit dans les symptômes de sa prétendue hystérie commune, s'est distinguée des autres personnes qui souffrent de ce mal. Il se contente d'une simple affirmation. Cela ne semble pas suffisant. Mais enfin retenons cette déclaration.

Il a recours à une assistance spéciale de Dieu et continue, en un mot, à un vrai miracle, comme il le laisse dire par son ami le docteur Fernando. Voilà l'explication. Cette explication au fond n'en est pas une. Car pourquoi vouloir attribuer à un miracle continu ce qui, à la rigueur, peut s'expliquer par d'autres moyens ? Il y a des médecins qui sont, comme le docteur Péralès, professeurs, et qui pensent autrement que lui. Et jusqu'à ce jour, personne encore n'avait pensé à ce miracle continu.

Il faut songer en outre que le docteur Péralès s'adresse

aux philosophes naturalistes, aux incroyables, en un mot. Evidemment ces derniers ne peuvent que sourire en entendant une telle réflexion. Car si la maladie n'est pas prouvée d'une manière absolue, on est mal venu à invoquer un secours spécial et continu de Dieu. Mais poursuivons notre thèse.

Le docteur a eu soin de citer les textes où l'illustre réformatrice parle des divagations de son intelligence et de sa mémoire. Nous avons vu qu'il avait mal interprété ces passages, et qu'en les tronquant, il devait donner le change sur leur véritable interprétation. Mais, en faisant ces citations, le docteur Péralès ne s'est pas aperçu qu'il montrait que Thérèse était hystérique au point de vue psychique. Il en faisait un être déséquilibré, en un mot une folle. Nous disons qu'il ne s'en est pas aperçu. C'est là une concession trop large de notre part. Il dit en effet que les détails donnés par la Sainte fournissent des signes si précis qu'il suffit de les lire pour y trouver un cadre achevé des symptômes que présentent *les sens et les facultés supérieures* des hystériques durant les périodes de calme relatif.

D'après lui, sainte Thérèse était donc hystérique au point de vue intellectuel et moral. Ces mots, *les sens et les facultés supérieures des hystériques* ne sauraient signifier autre chose.

D'ailleurs, il apporte à l'appui de cette assertion les troubles que Sainte Thérèse constate dans son intelligence, dans sa volonté, dans sa mémoire, dans son imagination. Il est donc impossible de se méprendre sur le sens qui a été donné à ces expressions.

Quant à nous, nous ne saurions admettre que la Sainte ait fourni des signes si précis qu'il suffise de les lire pour y trouver un cadre achevé des symptômes que présentent les *sens et les facultés supérieures* des hystériques durant les périodes de calme relatif.

§ I. — *On ne remarque aucun trouble dans ses facultés supérieures.*

1° A-t-elle trahi des troubles intellectuels dans ses paroles, raisonnements, jugements, appréciations, lettres ou écrits ? Non.

2° A-t-on remarqué en elle des troubles provenant d'une volonté débile; versatile, obstinée? Non.

3° A-t-on remarqué en elle une imagination troublée se portant aux excès pour des motifs futiles? Jamais.

4° A-t-on remarqué en elle une mémoire désordonnée, oublieuse, confuse? Rien de cela.

Les facultés supérieures de Thérèse sont toujours dans un équilibre parfait, malgré les souffrances physiques.

Il y a plus. Nous trouvons en elle l'égalité d'humeur, la suite dans les projets, l'humilité profonde, l'obéissance prompte, l'absence constante de jalousie..., toutes choses qui sont absolument opposées au tempérament hystérique.

Nous n'insistons pas davantage sur ce point. Nous prions le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit à la fin du chapitre précédent.

§ II. — *Les savants et les saints de son époque  
n'en ont jamais remarqué.*

Si on admet que Thérèse donne les signes les plus précis de l'hystérie dans ses sens et ses facultés supérieures, on se heurte à une difficulté insurmontable.

Que penser, en effet, de tous ceux qui l'ont vue, connue et étudiée? Tous sans exception auraient été dans l'illusion!

Elle a été en rapport avec les hommes les plus célèbres de son temps par la vertu et par la science :

Saint François de Borgia, saint Pierre d'Alcantara, le bienheureux Louis Bertrand, le bienheureux Jean d'Avila et saint Jean de la Croix.

Les pères jésuites Ribera, Ripalda, Balthasar Alvarez...

Les pères dominicains Bagnès, Vincent Baron, Médina...

Les pères carmes Rubeo, Gratien, Doria, Mariano...

Des pères chartreux, des prélats, comme Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila; Yépès, évêque de Tarrazone; le docteur Vélasquez, évêque d'Osma.

Ajoutez ses supérieurs ecclésiastiques ou religieux, tous les savants qui étaient si nombreux à son époque, ses compagnes dont un grand nombre relevaient l'éclat de leur naissance par

les plus hautes qualités de l'esprit et du cœur et la pratique des plus solides vertus.

Or, tout ce cortège de savants, de saints, non seulement ont approuvé le côté surnaturel de Thérèse, c'est-à-dire ses révélations, extases... mais tous étaient dans l'admiration à la vue des qualités naturelles dont ses facultés supérieures étaient douées. Tous ces observateurs, dont plusieurs furent remplis de préventions contre elle, avant de l'avoir connue, n'ont jamais remarqué que ses facultés supérieures fussent déséquilibrées. Et cependant Thérèse doit non seulement écrire de nombreuses lettres, des ouvrages de mystique, mais s'occuper de régler tous les multiples intérêts de la réforme du Carmel, entrer dans les mille détails de la fondation de chaque monastère et restaurer un ordre religieux ! C'est une femme de bon sens par excellence. Si donc ses facultés supérieures n'ont jamais manifesté de trouble, depuis le bas âge jusqu'au dernier soupir, malgré des souffrances et des épreuves de toutes sortes, ne serons-nous pas autorisé à affirmer que ces troubles dont elle parle n'existaient que pour elle et sous forme d'épreuve, comme nous l'avons déjà dit plus haut ?

### § III. — *La saine théologie ne saurait l'admettre.*

Si la Sainte était tout entière hystérique au point de vue psychique, quelle créance mérite-t-elle ?

L'hystérie au point de vue psychique, c'est la folie. Les troubles dans les facultés intellectuelles et morales sont un indice non équivoque de folie. Et cependant, malgré tous ces troubles, Thérèse n'était pas folle, dit-on. La raison qu'on en donne, c'est qu'elle fut assistée par un secours constant de Dieu. Nous admettons volontiers que la Sainte fut, comme tous les grands serviteurs de Dieu, assistée d'une grâce spéciale. Mais nous ne saurions admettre qu'un tel secours fût toujours ressenti. Thérèse, comme tous les saints, se retrouvait chaque jour en face de sa faiblesse. Et on peut bien affirmer, sans crainte d'un démenti sérieux, qu'elle a savouré tous les jours, ou peu s'en faut, les amertumes du délaissement.

Pourquoi recourir à cette assistance spéciale de Dieu dans le but d'arrêter toujours les funestes effets de l'hystérie au point qui sépare le naturel du surnaturel? N'eût-il pas mieux valu reconnaître que la cause elle-même n'existait pas? On peut me répondre que Dieu manifeste mieux ainsi son pouvoir. D'accord, mais il faut ne point perdre de vue une question qui est ici de la plus haute importance.

La sainteté héroïque ne saurait reposer sur la folie. Il faut que les saints dont les exemples nous sont proposés comme modèles réunissent un ensemble de qualités qui les mettent à l'abri de tout soupçon. La sainteté positive, c'est-à-dire la pratique à un degré héroïque des vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, des vertus cardinales de prudence, force, justice, tempérance et toutes leurs annexes, n'est pas suffisante pour mériter les honneurs de l'autel. Il faut encore la sainteté négative, c'est-à-dire l'absence complète de tout ce qui pourrait la discréditer. Or il n'y a rien qui soit plus de nature à jeter le discrédit sur la sainteté que le trouble constant, permanent, dans l'intelligence, la volonté, la mémoire et l'imagination. Un être déséquilibré au point de vue psychique est un fou, et un fou n'a jamais eu les honneurs de la canonisation.

Dieu d'ailleurs qui dispose toutes choses, avec force et suavité, *fortiter et suaviter*, avec nombre, poids et mesure, *in mensura numero, et pondere*, ne saurait élever une âme à la perfection de la vie chrétienne sans régulariser le jeu de ses facultés supérieures. Le propre de la sainteté est d'éclairer l'intelligence, de fortifier la volonté, de dominer l'imagination et la mémoire et de mettre l'équilibre dans les facultés mentales. Si ces facultés sont troublées d'une manière permanente, il ne saurait y avoir de sainteté. Car la sainteté n'est pas une abstraction, c'est quelque chose de réel, de concret. Et l'âme ne se sanctifie pas elle seule, en laissant dans le trouble et le désordre les facultés qui doivent immédiatement lui prêter un concours efficace.

Elle n'est pas une substance abstraite. Pour agir elle a besoin de ses facultés; elle comprend par son intelligence, elle veut par sa volonté, elle mérite ou démérite par sa liberté. Si elle se perfectionne elle-même, elle perfectionne par le fait même ses facultés. Si elle parvient à la sainteté héroïque, ses

facultés suivent son essor. Bien que les facultés de l'âme ne soient pas l'âme elle-même, elles ne font cependant qu'un seul tout avec elle.

Donc, affirmer que Thérèse était hystérique au point de vue psychique, ce qui équivaut à dire qu'elle était folle, et affirmer qu'elle ne ressentit nullement les effets de l'hystérie, c'est-à-dire de la folie, grâce à un secours permanent, c'est donner une explication insuffisante.

Et ce secours constant, quel est-il en définitive ? Le Dr Péralès ne le définit pas. Son confrère et ami affirme que ce fut un miracle constant. C'est un peu trop dire. Il n'y a pas eu de miracle constant chez les saints pas même chez la sainte Vierge.

Mais, de plus, il faudrait prouver ce secours continuel qui arrête les funestes effets de l'hystérie qu'on a si bien constatée. Or, Thérèse a soin, dans maints endroits de ses écrits, de rappeler les secours extraordinaires dont elle a été l'objet. Sans doute, elle a dû en passer quelques-uns sous silence ; mais dès lors qu'elle prend soin d'en signaler un certain nombre pour en rendre gloire à Dieu, on est autorisé à affirmer qu'en dehors de là, elle n'éprouvait pas ce secours particulier et constant dont on veut la doter.

Si elle était complètement hystérique au point de vue psychique, elle n'était pas sainte ; il y a plus, elle était folle. Par conséquent elle ne mérite aucune créance, lorsqu'elle nous parle de ses visions sur Dieu, sur la Trinité, sur Notre-Seigneur, sur les bons anges ou les démons. Par conséquent, tous les saints et les savants qui ont été en rapport avec elle se sont laissé illusionner. Par conséquent, l'Eglise s'est trompée en la plaçant sur les autels. En un mot, tout le surnaturel en sainte Thésèse croule.

Le Dr Péralès aura beau protester de son respect et de son admiration pour sainte Thérèse, il ne pourra jamais empêcher que ces déductions découlent des principes qu'il a posés.

---

## CONCLUSION

---

Nous sommes arrivés à la fin de notre étude sommaire. Avant nous, des plumes savantes avaient pris la défense de sainte Thérèse. On a vu, il y a quelques années, le P. Touroude, de la congrégation de Picpus, l'abbé Jules Morel, les P. de Bonniot et de San, de la Compagnie de Jésus, les docteurs Goix et Imbert-Gourbeyre, la venger des accusations d'hystérie qu'on a lancées contre elles. On était en droit de penser que tout écrivain ou médecin catholique s'abstiendrait de recommencer la lutte sur le même terrain. Il n'en a pas été ainsi. Voilà pourquoi nous avons jugé nécessaire de prendre à notre tour la défense de notre mère. Nous ne saurions admettre qu'on ravisse, même sous le couvert de la science, un seul fleuron de sa couronne.

Notre travail est terminé. Nous le déposons aux pieds de notre mère, comme humble hommage de notre amour filial.

Ce 27 août 1895.

Fête de la Transverbération du Cœur de notre séraphique mère,  
sainte Thérèse de Jésus.

Bagnères-de-Bigorre.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PROLOGUE.....	3
I. RÉPONSE au D <sup>r</sup> Fernando Segundo Brieva Salvatierra, professeur à la faculté de philosophie et de lettres de Grenade.....	5
II. RÉPONSE au D <sup>r</sup> Arturo Peralès, professeur à la faculté de médecine de Grenade.....	12
Le chapitre II de la II <sup>e</sup> partie de son <i>Mémoire</i> . (Traduction).....	15

## PREMIÈRE PARTIE

### *Réfutation par la science médicale.*

I. — Il est difficile de donner un diagnostic certain sur la maladie de sainte Thérèse.....	33
II. — On ne trouve point en sainte Thérèse les signes caractéristiques de la prédisposition hystérique.....	35
III. — On ne trouve point en sainte Thérèse les caractères distinctifs de l'hystérie à l'état de crises légères ou sans convulsions.....	39
IV. — On ne trouve point en sainte Thérèse les caractères distinctifs de l'hystérie à l'état de crise grave, avec convulsions.....	42
V. — On ne trouve point en sainte Thérèse les signes caractéristiques qui suivent la crise hystérique.....	49
Le D <sup>r</sup> Goix et la société Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien...	52

## DEUXIÈME PARTIE

### *Réfutation par le texte de la sainte, le témoignage et la théologie.*

CHAP. I <sup>er</sup> . — Thérèse était-elle hystérique au point de vue <i>physique</i> ?	57
1 <sup>o</sup> — Que dit-elle de la cause de sa maladie?.....	57
2 <sup>o</sup> — Que dit-elle de sa maladie elle-même et de sa grande crise?	58
3 <sup>o</sup> — Que dit-elle des suites de sa crise?.....	61
CHAP. II. — Thérèse était-elle hystérique au point de vue <i>psychique</i> ?	73
1 <sup>o</sup> — On ne remarque aucun trouble dans ses facultés supérieures.....	74
2 <sup>o</sup> — Les savants et les saints de son époque n'en ont jamais remarqué.....	75
3 <sup>o</sup> — La saine théologie ne saurait l'admettre.....	76
CONCLUSION.....	79





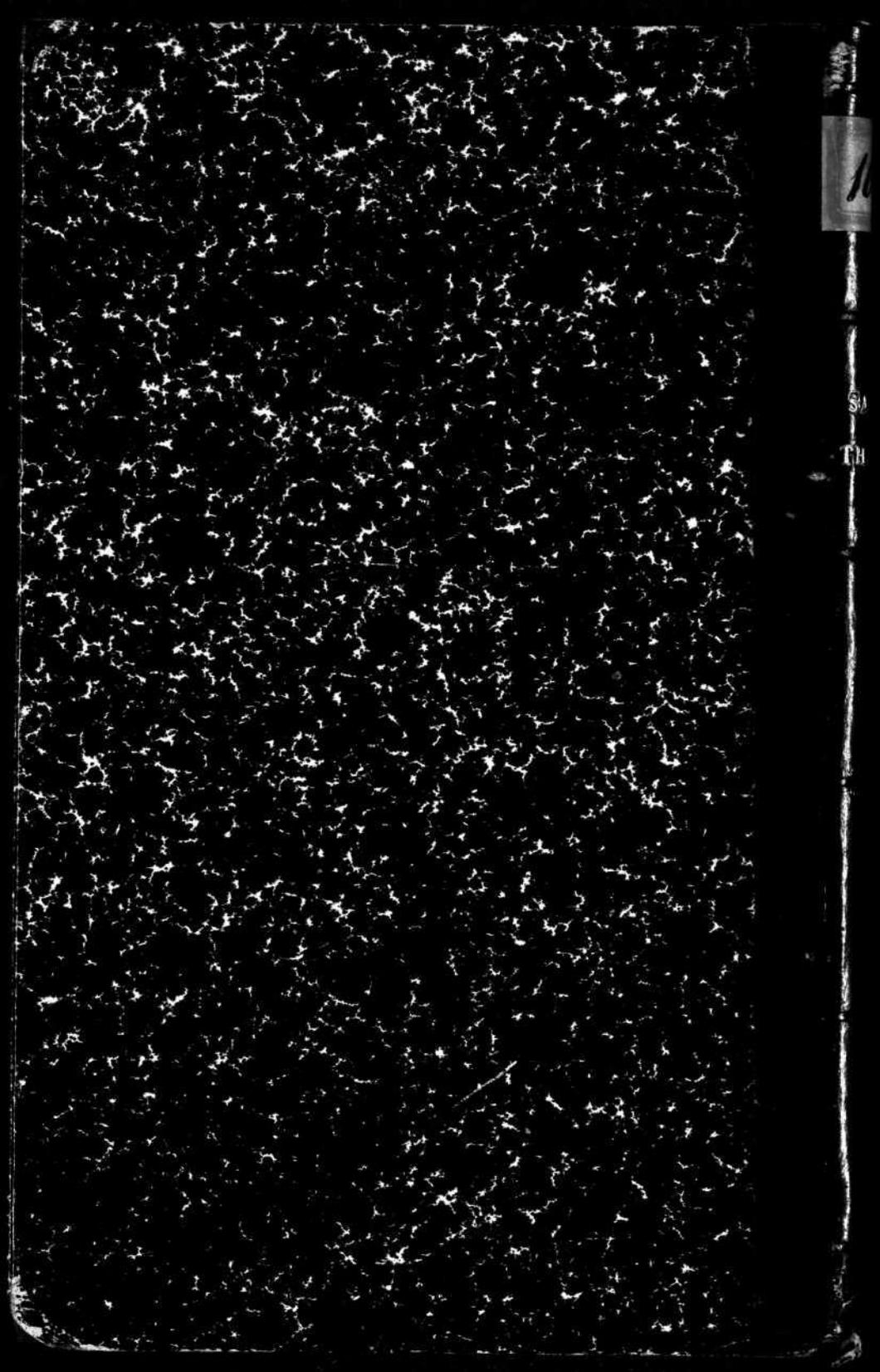




1071

8

1



071.

AINTEK

HERESI